This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

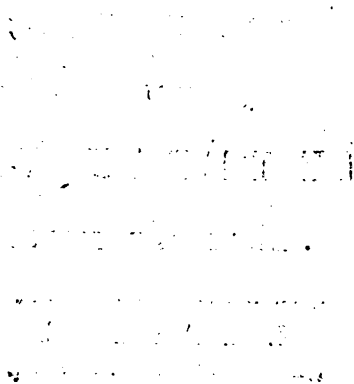
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Bought from Holden

LA FEMME VERTUEUSE, OU LE DÉBAUCHÉ CONVERTI PAR L'AMOUR.

I. PARTIE.



LA FEMME VERTUEUSE,

OU

LE DÉBAUCHÉ CONVERTI PAR L'AMOUR

Lettres publiées pour l'instruction de quelques Sociétés.

Dans le genre des *Liaisons dangereuses*.

Par M. l'A. D. L. G.

O que ne suis-je né dans un siecle où je dus jetter ce Recueil au feu !

J. J. Rousseau, *Préf. de la Nouvelle Héloïse*

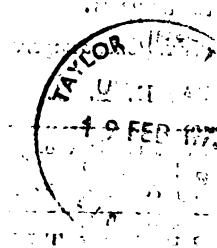
PREMIERE PARTIE.

A AMSTERDAM;

& se trouve à PARIS,

Chez Lefevre, Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoise.

M. DCC. LXXXVIII.


TAYLOR
19 FEB 1973

PRÉFACE.

TOUS les jours nous ſommes inondés d'Ouvrages, où l'on ne s'attache qu'à nous montrer les ſuites funeſtes du vice & de la corruption, qu'à nous faire déplorer la fin malheureuſe des libertins & des pervers. Là, c'eſt un furieux qui termine ſa carriere par un duel; ici, c'eſt un forcené qu'un coupable ſuicide ravit à la vie; un autre porte ſa tête ſur l'échafaud, & périt par la main des Bourreaux. Tantôt c'eſt une mort imprévue qui ſurprend un jeune homme au milieu de ſes débauches; tantôt c'eſt une affreuſe cataſtrophe

:rimes ;
oujours
affaſſi-
ɔlentes.
ios Ro-
fait un
ne ſoit
vertu,
mourir
e toute
ſi rare
ɔnver-
ſonnes
erreur
ce une
geante
:oura-
, trop
ont le
ravers
ɔus la

préſente, ſans ceſſe, ſous mille formes différentes. Sans doute il faut effrayer les méchants & les cœurs obſtinés, par des peintures vives & frappantes des maux & des malheurs que la perverſité entraîne après elle : mais pourquoi ne pas placer à côté de ces tableaux lugubres & déchirants, celui plus conſolant, &, ſelon moi, auſſi naturel, d'une ame dégagée des liens du vice & de l'iniquité, revenue de ſes coupables égarements trouvant un bonheur ſolide & conſtant dans une conduite ſage & réguliere ?

Pour moi, je penſe que l'hiſtoire d'un homme, livré dès ſes plus tendres années à l'erreur & au menſonge, qui paſſe ſa premiere jeuneſſe dans le déſordre & la turpi-

ıeil de la raiſon, & entre d'u
er & aſſuré dans le chemin
ertu, embraſſe avec zele &
érité le parti de la ſageſſe
onnes mœurs, pour y reſte
ıement attaché, malgré les
eries & les perfifflages de
ıale des libertins, malgré le
mpérieux & les murmures d
ıenchants & de ſes paſſion
ıenſe, dis-je, que l'hiſtoire
el homme ſeroit beaucoup
nſtructive pour notre ſiecle.

geux de la débauche, & à mener une vie douce, modérée, exempte d'inquiétudes & de remords, que tant de ſuperbes déclamations contre le déréglement de la jeuneſſe, que tant de réflexions ameres & inutiles ſur le débordement général des mœurs, que toute cette galerie de tableaux finiſtres & dégoûtants, où l'on fait paſſer en revue tous les tragiques événements qui accompagnent quelquefois le libertinage & la dépravation, où la ſcene finit toujours par être enſanglantée. Eh ! ne portez pas la terreur, l'épouvante, le déſeſpoir dans les cœurs : faites-y naître plutôt la douce paix, la flatteuſe eſpérance, le généreux encouragement. Les méchants ne ſont-ils pas aſſez malheureux d'être

:lle de nos Moraliſtes !
En fouillant dans les papiers
: mes amis, dont je pleure
)re la mort, quoiqu'il m'ait
)n unique héritier, j'ai tr
ıe liaſſe portant pour ſuſ
)n : *Lettres intéreſſantes, &*
oires d'une Courtiſanne rev
: ſes égarements, écrits par
ême. Ces deux Manuſcrits,
: ſervent de pendant l'un à
e, m'ont paru remplir l'
r lequel je méditois depuis l

raſſembler, à les lier, à leur donner une forme qui puiſſe en rendre la lecture agréable. J'ai beaucoup retranché, rarement ajouté ; j'ai tâché d'éclaircir quelques endroits qui me paroiſſoient un peu obſcurs ; j'ai rendu plus concis certains morceaux dont la prolixité & le ſtyle diſſertateur auroient pu ennuyer la plupart des Lecteurs. Enfin un léger travail a ſuffi pour mettre ces deux Ouvrages en état d'être offerts au public. Je lui préſente le premier ſous ce titre : *La Femme vertueuſe*, ou *le Débauché converti par l'amour*. Ce titre m'a paru le plus convenable au ſujet moral qui fait le fonds de cette correſpondance, & le plus propre à donner une idée des matieres qui ſont diſcutées

ans une foule d'erreurs, p
ité dans tous les abymes d
z des plaiſirs honteux, p
ougue de ſes paſſions, par la
le l'exemple, & par cet ave
nent funeſte, ſuite d'une I
ophie dangereuſe qui éga
ervertit tant de jeunes gens.
nfin l'amour, qui, ſelon Ma
le Pompadour, *fait les Hé*
es rend ſages, vient faire tc
e voile de l'erreur & des illu
'arracher aux preſtiges d'u

malgré les ruſes infernales qu'on emploie pour le retenir dans les liens honteux de la corruption, ou pour le replonger dans le gouffre de la débauche, dont il eſt heureuſement ſorti, quoique, pendant trois ans, il perde l'eſpoir d'unir ſon ſort à celui de la femme vertueuſe qui, en lui inſpitant le ſentiment de l'amour, lui a fait concevoir une juſte horreur de ſes premiers égarements, une louable averſion du libertinage, & a réveillé en lui le goût du vrai beau, des jouiſſances honnêtes & de la véritable félicité.

Quiconque me demanderoit à préſent ſi je crois que le fond de cette correſpondance eſt vrai, je lui répondrois que mes doutes à cet égard ſont ſemblables à ceux que

iger des faits par la maniere
s ſont préſentés, pas la di
ième des Lettres, on doi
oire vrais. Et c'eſt encore J
acques qui me fournit la r
e cette opinion & de ce j
ent : « Liſez, dit-il, dar
Préface dialoguée, une l
d'amour faite par un Au
dans ſon cabinet, par un
Eſprit qui veut briller :
peu qu'il ait de feu dans la
ſa Lettre va, comme on

» mais d'une agitation paſſagere
» & ſeche, qui ne nous laiſſera
» que des mots pour tout ſou-
» venir. Au contraire, une lettre
» que l'amour a réellement dictée,
» une lettre d'un amant vraiment
» paſſionné, ſera *lâche*, *diffuſe*,
» toute en *longueurs*, en *déſor-*
» *dre*, en *répétitions*; ſon cœur,
» plein d'un ſentiment qui dé-
» borde, *redit toujours* la même
» choſe, & n'a jamais achevé de
» dire, comme une ſource d'eau
» vive qui coule ſans ceſſe, & ne
» s'épuiſe jamais. Rien de *ſaillant*,
» rien de *remarquable*; on ne re-
» tient ni mots, ni tours, ni phra-
» ſes; *on n'admire rien, l'on n'eſt*
» *frappé de rien*. Cependant on ſe
» ſent l'*ame attendrie*, on ſe ſent
» *ému* ſans ſavoir pourquoi. Si la

» . . . . . .
» . . . . . .
» . . . . . .
» L'amour n'eſt qu'illuſion
» fait, pour ainſi dire, un
» univers ; il s'entoure d'
» qui ne ſont point, ou au
» lui ſeul a donné l'être
» comme il rend tous *ſes*
» *ments en images*, *ſon la*
» *eſt toujours figuré ;* mai
» figures ſont ſans *juſteſ*
» ſans *ſuite ;* ſon éloquen

» voit ſon objet *parfait* ; elle
» en fait alors ſon *idole*, elle
» le place dans le *Ciel* ; &
» comme l'enthouſiaſme de la
» dévotion emprunte le langage
» de l'amour, l'*enthouſiaſme de*
» *l'amour emprunte auſſi le lan-*
» *gage de la dévotion.* Il ne
» voit plus que le *Paradis*, les
» *Anges*, les *vertus des Saints*,
» les *délices du ſéjour céleſte.*
» Dans ces tranſports, entouré
» de ſi hautes images, en par-
» lera-t-il en *termes rampants* ?
» Se réſoudra-t-il d'abaiſſer, d'a-
» vilir ſes idées par des *expreſ-*
» *ſions vulgaires* ? n'élevera-t-il
» pas ſon ſtyle ? ne lui donnera-
» t-il pas de la *nobleſſe*, de la
» *dignité* ? Que parlez-vous de
» lettres, de ſtyle épiſtolaire ?

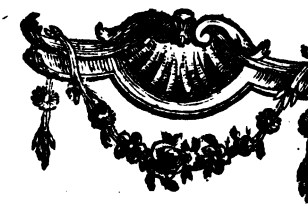
[illegible] ».

Le Lecteur, après avoir Recueil, décidera si les que j'ai soulignés dans ce perbe morceau, lui convien s'il est de mon avis, la que est résolue ; s'il pense différ ment, alors je ne puis lever doutes. J'avoue que les pe nages me sont absolument in ius, & que je n'ai jamais endu parler d'aventures qui mblent à celles dont on

s'agit de ſavoir ſi ce Livre eſt bon ou mauvais ; le reſte eſt parfaitement inutile. Or, il ne m'appartient pas de décider ce point.

Quant aux *Aventures de Zulime*, ou *Mémoires d'une Courtiſanne revenue de ſes égarements, écrits par elle-même*, je me déciderai à les publier, d'après l'accueil que le Public fera à cet eſſai. Zulime joue dans ce premier Ouvrage un rôle aſſez important, pour que ceux qui le liront deſirent de connoître plus en détail cette Prêtreſſe du plaiſir, revenue de ſi loin à ce qu'elle auroit toujours dû être. J'oſe eſpérer de l'indulgence des Lecteurs, qu'ils ne me forceront pas de ſupprimer ces Mémoires,

de cet Ouvrage.



LA FEMME VERTUEUSE,

OU

LE DÉBAUCHÉ CONVERTI PAR L'AMOUR.

PREMIERE LETTRE.

Le Marquis d'Alozan au Chevalier de Marmeuil.

Ah ! Chevalier, qu'il s'eſt paſſé de choſes depuis ton départ ! quelle nouvelle j'ai à t'apprendre ! que tu vas être

de ta douce pitié & de tes gé
conſeils.

Tu ſais qu'à peine arrivé à
heureux où l'homme n'eſt plus
ger à lui-même, & commence à
qu'il exiſte entre lui & ſes ſem
des rapports néceſſaires, je fu
duit dans la Capitale par une
de circonſtances qu'il eſt inu
rappeller.

Né avec un tempérament
lant, une ame ardente, un cœ
ſible & les paſſions les plus for
me livrai à tous mes goûts, je
ſatisfaire tous mes deſirs, aſſouvi
cœur de toutes les jouiſſances,

que joie, plaiſir, contentement, liberté, confiance, ſincérité, franchiſe, union, égalité, concert des cœurs, harmonie des volontés, je devins ce qu'on appelle dans le monde un *aimable libertin*, & ce que nous nommons parmi nous un *être ſans préjugés*, ou un *vrai ſage*; j'embraſſai avec un zele outré & un enthouſiaſme vraiment unique, la morale attrayante du ſenſuel Epicure, je m'abandonnai ſans réſerve à la conduite des ſectateurs du plaiſir; je trouvai dans leur ſageſſe une ſimplicité, une modération, un charme, le dirai-je, une vérité qui me ſéduiſit, & qui m'entraîna même plus loin que je ne croyois. Leurs raiſons m'avoient ébranlé, le tableau de leur vie acheva de me ſubjuguer. Dès-lors je me dévouai entiérement au culte de la volupté, & bientôt je me rendis célebre parmi ſes adorateurs.

J'ai paſſé ainſi la fleur de ma jeuneſſe à fêter par-tout le plaiſir, à enivrer mes ſens de millej ouiſſances, à faire couler la joie juſqu'au plus intime de mon cœur, à l'animer par des ſentiments agréables, à l'agiter par de douces

oit le proſcrire, comme contrair
raie félicité. Combien de fois,
lève de Sibaris, m'as-tu toi-
epréſenté l'amour comme un t
omme le plus terrible fléau du
ieur ? — Fuis, me diſois-tu, fi
regards du Dieu de Paphos ; ſon
eſt empeſté, ſon ſourire eſt pe
es careſſes maſquent la plus
nalignité ; les ſentiments qu'il i
auſent la frénéſie, produiſent u
raſement univerſel, portent l'étr
lans l'ame, détruiſent l'harmon
ens, anéantiſſent la liberté, ſeu
ui appartienne proprement à l'ho
x ſans lequel la vie entiere ne

reſpire, tout ſe renouvelle, la flamme univerſelle que l'Eternel a répandue dans tous les êtres avec le ſouffle de vie, l'attrait ſacré qui émane directement de la Nature qui réunit ſans effort & ſans contrainte tout ce qui a vie dans l'univers. —

Docile à tes leçons, je ne me liai qu'avec ces femmes raiſonnables & philoſophes qui ont relégué l'amour dans le pays des chimeres, & qui n'exigent pas de leurs amants plus de ſentiments qu'elles n'en éprouvent elles-mêmes. Peut-être n'avois-je avec elles que des *eſpeces* de jouiſſances, mais au moins rien ne troubloit mes plaiſirs : je voyois mes maîtreſſes ſans tranſport, ſans ivreſſe, ſans amour ; je les quittois ſans regret, ſans jalouſie, ſans impatience de les revoir. Heureux état où l'on jouit de ſoi-même au ſein des délices, & où l'on coule doucement ſa vie ſans crainte, ſans ſoucis, ſans alarmes.

Voilà ce que j'étois & ce que je ne ſuis plus. O mon ami ! comment te peindre mon changement ? comment te repréſenter le nouveau ſentiment qui

eux, Marmeuil : c'eſt tout
ter que mon amour eſt d'un
me faire perdre la raiſon,
violent & indomptable, c'e
même choſe d'une autre mani
juſtifier les prédictions que
faites mille fois, que je ſero
malheureux de tous les homm
n'évitois les traits aſſaſſins
aſſé. Juge, mon ami, ſi je ſuis
dre, & ſi c'eſt à tort que je ré
ſecours de ton amitié, les co
ta ſageſſe.

Viens donc, mon cher M
viens remonter les reſſorts de m
remettre l'équilibre dans mon

LETTRE II.

Réponſe du Chevalier DE MARMEUIL.

AMOUREUX, toi ! tu veux rire, ſans doute ; & de qui, je te prie ? Quel eſt le digne objet de ta vive flamme ? quel eſt le charmant bijou, le croquant minois, la raviſſante beauté qui cauſe ces *mouvements inconnus*, ces *tranſports inouis*, ces *cruels deſirs*, cet *amour violent & indomptable*, & tous ces ſentiments romaneſques que tu dis éprouver ? Ton délire doit être bien violent, puiſqu'il t'a empêché de m'apprendre de quel être rare tu es ſi vivement épris. Que veux-tu que je penſe ? eſt-ce d'une créature angélique ? eſt-ce d'une ſubſtance aérienne ? eſt-ce de quelqu'eſprit folet ? ſerois-tu par haſard amoureux de la réputation équivoque de nos faméliques Auteurs, de la gloire ſtérile de nos beaux Eſprits, de la fauſſe jactance de nos petits Poëtes, du prétendu bonheur des gens

tent, remuent, bouleverſe
ves têtes de Paris, s'eſt-il
emparé de ton foible cerv
fais-je, moi? vous autres g
mes, & dont la ſublime n
plane ſans ceſſe dans la r
fantômes, vous vous paſſio
toutes les rêveries, pour
abſurdités qui vous paſſent
Les plus inconcevables foli
votre raiſon prévenue le
vous paroiſſent des vérités,
au reſte des hommes, & qu
ſervé à votre pénétrante &
ſagacité de découvrir pour
heur.

la choſe eſt vraiment plaiſante: j'avoue que je ne me ſerois pas attendu à cette ſinguliere métamorphoſe. Pauvre Alozan ! tu es fou, mon cher, tu es fou. Fais-toi bien vîte tirer trois palettes de ſang; c'eſt le meilleur conſeil que je puiſſe te donner, & le ſeul remede que je connoiſſe à ton mal. Et dis-moi, mon brave Don Quichotte, ta chere Dulcinée eſt-elle diſpoſée à te faire voir du pays ? n'exige-t-elle pas que, ſemblable au Héros de la Manche, tu ailles bravement courir les aventures, pourfendre les Géants, déſenchanter toutes les Princeſſes de la terre, faire avouer à tous les preux Chevaliers qu'elle eſt la plus *merveilleuſe beauté* qu'il y ait ſous le Soleil? ou bien, ſemblable à feu Céladon, d'heureuſe mémoire, t'amuſes-tu gravement à filer le parfait amour auprès de la *Dame de tes penſées* ? Ah ! oui vraiment : ce ſont là de ces choſes auxquelles ſur-tout il faut bien ſe donner de garde de manquer. Le code des quinze cents mille ſingeries Chinoiſes eſt moins volumineux que le catalogue des grimaces & des platitudes d'un pauvre here que

-, & tout-à-coup, faire l
mie de la belle paſſion qu'elle i
faut auparavant préluder par
tits agréments, par mille t
gentilleſſe, par un nombre i
choſes tout-à-fait amuſantes,
propres à préparer le premier
théatre. D'abord on prend un a
& abattu pour inſpirer de l'intér
eſt timide, craintif, embarra
peine oſe-t-on lever les yeu
pliants, & les diriger vers le
objet; on étouffe ſes ſoupirs,
les retient à demi; on n'ap
qu'en tremblant de l'idole; le
voix eſt foible & mal accentué;
veut parler, le mot

mauſſade & hébété, & placent dans une attitude des plus comiques. Pour moi, ſi j'avois à peindre un ſot, ou un imbécille, je choiſirois l'original qui m'a ſervi de type dans ce portrait.

N'eſt-ce pas là ton hiſtoire, mon cher fou ? je parie que tu en es encore, avec ton adorable, aux œillades, aux ſoupirs, peut-être moins que tout cela. Eh ! de grace, ſi la rage d'aimer te poſſede ſi fortement, abrege-moi tous ces préliminaires. Au fait, au fait, Avocat, diſoit un Juge laſſé d'entendre un fatras d'inutilités. Je t'adreſſe le même propos : dépêche-toi d'avoir la belle qui a porté de ſi rudes atteintes dans ton cœur puſillanime. C'eſt peut-être le ſeul moyen que tu aies de redevenir ſage, & je t'invite à le prendre au plutôt.

P. S. Des affaires eſſentielles me retiennent ici, & m'empêchent d'aller t'arracher aux enchantements de ton Armide. Tu ferois mieux toi-même de venir me trouver. Le tableau de la campagne ramene inſenſiblement aux vrais plaiſirs, & les ſcenes ſimples & variées que la Nature y prodigue de

olâtrant avec nos jeunes & fraîch
;eres], en ſablant le Champagne ſo
ombrages délicieux, tu oublie
ment ta dangereuſe ſirene.

*De *** ce 24 Juin 178.*

LETTRE III.

Marquis d'Aiozan au Chev
de Marmuil.

Tu l'as dit, Chevalier : celle
dore eſt une *créature angélique*

ni toutes ces femmes ſi célebres par leur beauté, & dont on nous fait des portraits ſi brillants, n'auroient été que des divinités fort ordinaires auprès de ma déeſſe. Vénus même, l'immortelle Vénus, avec toutes ſes graces & tous ſes appas demi-voilés, lui eût cédé la pomme.

Serois-tu curieux de ſavoir l'hiſtoire de ma naiſſante ardeur & de connoître l'objet de mes tendres amours? écoute: l'aventure te paroîtra romaneſque, ſans doute, & digne des beaux ſiecles de la Chevalerie. Hé bien, nouvelle matiere à tes plaiſanteries, beau ſujet pour exercer ta plume, toujours fertile en heureuſes ſaillies.

Je revenois de Saint-Germain avec Lauzun. Nous avions paſſé la journée chez le Comte de P*** avec ſes Laïs. La nuit étoit fort avancée quand nous en partîmes. Une obſcurité profonde regnoit ſur notre hémiſphere. L'œil ne voyoit aucun objet: l'oreille n'entendoit aucun ſon. Tout paroiſſoit mort & inanimé. Il ſembloit, comme dit un Auteur, que le mouvement qui donne la vie à l'Univers, ſe fût arrêté, & que la Nature fît une pauſe.

nous ſommes tout-à-co
i nos voluptueuſes médita-
des cris plaintifs qui paroiſ-
rtir du milieu du bois : nous
ètons, & chacun prête une
ttentive. Le bruit s'accroît ;
ſſements redoublent ; il nous
ntendre ces mots entrecoupés :
)leur, à l'aſſaſſin » ! Voyons
'eſt, dis-je à mon compagnon ;
ue des deux, en faiſant ſigne
omeſtiques de nous ſuivre. Je
e, l'épée à la main, vers l'en-
où le bruit paroiſſoit venir.
étions pas à trois cents pas du
Arcus diſtinctement.

malheureuſe, & la ſauver ou périr. Nous mettons pied à terre auſſitôt, & l'épée d'une main, le piſtolet de l'autre, nous fondons à l'improviſte ſur les aſſaſſins. Du premier choc nous en couchâmes deux ſur la place, les autres, effrayés, prirent la fuite; j'avois ordonné à nos domeſtiques d'approcher avec leurs chevaux, & de crier de toutes leurs forces, en contrefaiſant leurs voix comme s'ils euſſent été une douzaine, au moment où Lauzun & moi nous lâcherions le premier coup de piſtolet. Cette ruſe nous réuſſit à merveille: les voleurs crurent avoir ſur les bras toute une compagnie de Cavaliers de la Maréchauſſée, & la peur leur fit abandonner le champ de bataille.

Dès que nous eûmes diſperſés ces ſcélérats, je volai au ſecours de l'inconnue. Elle étoit tombée ſans connoiſſance dès le commencement du combat, nous la fîmes revenir avec des eaux ſpiritueuſes que j'avois par bonheur ſur moi. Où ſuis-je, s'écria-t-elle, en reprenant ſes eſprits? Raſſurez-vous, Madame, lui répondis-je,

[illegible]è en peu de mots, que,
nant d'une de ſes terres ſituée
lieues de Paris, l'eſſieu de ſa v
s'étoit rompu, ce qui l'avoit ob
d'arrêter à Saint-Germain; que
que la nuit fût déjà très-avancé
voiture étant remiſe en état,
avoit cru pouvoir ſans danger c
nuer ſa route, d'autant qu'elle
attendue le ſoir à Paris, & qu
cocher étoit un homme sûr. La
eſſe d'Ozanbrun, c'eſt ainſi q
elle ſe nomme, ajouta qu'en en
lans la forêt, une troupe de bri
voit entouré ſon équipage, &
e cocher de détourner dans le

dre ; qu'elle ignoroit ce qu'étoit devenue ſa voiture, & ſi ſes gens n'avoient pas été égorgés ; qu'au moment où, heureuſement pour elle, nous avions ſi généreuſement pris ſa défenſe, les infames ſe diſputoient entr'eux à qui la déshonoreroit le premier.

Ah ! Chevalier, qu'on a bien raiſon de dire que l'amour eſt un traître, qu'au moment où l'on s'y attend le moins, il lance ſes traits aigus & fait dans le cœur les plus profondes bleſſures. Je ne voyois point Madame d'Ozanbrun, je ne pouvois ſavoir ſi elle étoit belle, & cependant le doux ſon de ſa voix me fit treſſaillir ; dès le premier mot qu'elle prononça, je fus ſon eſclave ; l'accent magique de ſes touchantes expreſſions, porta dans mon ſein les premieres étincelles du beau feu qui m'anime. Il eſt impoſſible, me dis-je tout bas, qu'un langage qui va au cœur, ne parte pas d'une bouche charmante, & qu'un corps céleſte ne ſoit pas la demeure d'une ame qui s'énonce avec tant de douceur & de nobleſſe. Ho ! qu'il me

:ndant on parvient a trouver ...
:; & nous y faiſons monter la
ſe. Heureuſement mon laquais
mener, il prit la place du co-
le Madame d'Ozanbrun, qui
été aſſaſſiné ainſi que tous ſes
ades. Nous eſcortâmes la Com-
uſqu'à l'hôtel d'Ozanbrun, où
eſcendit. Elle nous pria à dîner
le lendemain, après nous avoir
ille remerciements du ſervice que
lui avions rendu. Je me reti-
ı faiſant une infinité de réflexions
tte ſinguliere aventure; &, tout
ant à l'impreſſion inconnue que
emme avoit faite ſur moi, j'at-

P. S. A propos, ſais-tu que Lauzun ſe diſtingue *furieuſement* par ſes roueries ? Ma foi, mon pauvre Chevalier, ſi tu ne te hâtes d'arriver, je crains bien que tu ne puiſſe plus reprendre le devant, & que tu ſois forcé d'être le diſciple de ton diſciple. Je gage que tu ſerois jaloux de ſa gloire, ſi je te racontois la plaiſante maniere dont il mortifia dernierement une douairiere. Je te garde cette aventure pour notre premiere entrevue : je ſuis ſûr que tu en riras, & qu'à ce noble courroux tu reconnoîtras tes ſoins.

De Paris, ce 27 Juin 178...

LETTRE IV.

Le même au même.

SI j'écrivois un roman, je pourrois embellir le fond par des fictions ingénieuſes, y mettre un cadre magnifique, & l'orner de ſuperbes alentours.

d'Ozanbrun, plein d'une émot
s'accroît en entrant. On m'an
me voici dans le ſanctuaire de
que mon cœur adore déjà, me
en préſence du céleſte objet. I
quel raviſſant ſpectacle de beauté
enchanter mes regards curieux !
oreille n'avoit jamais entendu
de voix plus flatteur ; maintenan
œil n'a jamais contemplé tant d'a
réunis. O Corrége, ô Lebrun,
tez-moi vos énergiques pinceaux
peindre ce miracle de beauté ! A
ſeconde l'ardeur qui m'inſpire,
à mes timides accents la force &
bleſſe qu'exige mon

candeur, la vérité, la nature même reſpirent; une bouche de roſe où l'on diroit que le baiſer a pris naiſſance, & qu'on pourroit comparer au vif incarnat d'une fleur printaniere qui vient d'éclore; des levres de corail qu'embellit le plus gracieux ſourire, & qui laiſſent appercevoir des dents d'une blancheur éblouiſſante & admirablement bien rangées; tous les traits dans cette juſte & exacte régularité que les Peintres recherchent ſi avidement; une taille petite, mais déliée, élégante, majeſtueuſe même en cas de beſoin; la démarche la plus noble, la plus impoſante, & cependant la plus aiſée, la plus engageante, le dirai-je, la plus voluptueuſe; un pied ſi petit & d'une forme ſi achevée, qu'à la Chine même on n'en vit jamais un pareil. Tels ſont les principaux traits ſous leſquels on peut ſe repréſenter la Comteſſe d'Ozanbrun. Telle, & beaucoup plus belle encore, elle me parut le premier jour que je la vis. Elle n'avoit ni chapeau au globe, ni robe à la turque, ni aucuns de ces charmants colifichets inventés par la vai-

les graces, & maſ-
u lieu de la parer,
e, quoiqu'élégant,
n marquoit agréa-
ſes cheveux tom-
ıt en boucles natu-
nt un cou d'ivoire:
de ruban couleur
& coupoit très-
d'ébene. Ainſi les
teurs nous repré-
ſque nues, n'em-
ni de l'art, ni de
ment de la ſimple

que. Mais com-
ſe de ſon eſprit,
connoiſſances,
ions? L'ame la
ſenſible éclate
ctions; tout ce
einte du ſenti-
œur exceſſive-
mante gaieté,
en à la décence,
eſſion d'un Ro-
vifient ſa rai-
caractere eſt

inexprimable : de-là mille agréments, mille enchantements qui ſe ſuccedent, & produiſent l'aſſemblage de toutes les graces, de tous les charmes, de toutes les ſéductions.

O Marmeuil ! quel beau jour que celui où pour la premiere fois on eſt frappé d'un ſpectacle ſi raviſſant, où pour la premiere fois on éprouve le ſentiment délicieux de l'amour pour un objet adorable ! Ah ! laiſſe-moi, mon ami, m'énivrer de ſes raviſſements, de ſes tranſports, de ſes délires. Il eſt trop tard pour s'en dédire. L'amour, dit le célebre Auteur *des Epreuves du ſentiment*, eſt un feu qui ſe déclare lorſqu'il eſt devenu un incendie, & alors il n'eſt guere poſſible de l'éteindre.

De Paris, ce 30 Juin 178...

V.

O Z A N à la

'NBRUN.

ez hier pour-
Madame, pou-
cauſe? ou bien
l'appercevoir,
e de vous en
lame, il faut
le ma triſteſſe.
t, que de me
ſecond crime.
ſi je n'obtiens
a punition des
us rigoureuſe

crime d'être
jet adorable?
adu d'élever
à la divinité
Eſt-on cou-
r une paſ-
livrer aux
u qui régit
l'Univers

l'Univers par de douces & amoureuſes loix? Ah ! s'il en eſt ainſi, j'avoue que je ſuis le plus criminel des hommes. Oui, Madame; & c'eſt envers vous que je le ſuis : c'eſt vous que j'aime, c'eſt vous que j'idolâtre, c'eſt vous qui m'avez donné un nouvel être, une nouvelle ame, de nouveaux ſentiments, de nouvelles ſenſations, de nouveaux goûts; c'eſt à vous que je dois le raviſſement, l'ivreſſe, les tranſports que j'éprouve, la ſuprême jouiſſance que je goûte à longs traits. Puniſſez-moi donc; vous le devez : car j'ignore quel ſera le terme d'un délire que je chéris, & que je ſens augmenter chaque fois que je vous vois. Otez-moi tout eſpoir de vous rendre ſenſible, faites-moi refuſer votre porte, défendez-moi de jamais approcher de vous, ordonnez-moi de mourir, s'il le faut. A de grands maux, il faut appliquer de violents remedes; & les traits que l'amour a lancés dans mon cœur, y ont fait une bleſſure trop profonde pour eſpérer de la guérir par des ménagements.

De Paris, ce 3 Juillet 178...

: V I.

ARMEUIL à
N.

grand tort de
n Quichotte ?
s sais-tu bien
à merveille à
personnages de
Voyez donc :
e que celle du
e au fond d'un
chez elle d'un
ues, traverse
la nuit la plus
especes d'en-
sentent leur
ronde, vien-
a belle de s'ar-
eux ; & sans
ssacrent inhu-
quais, postil-
la conduisent
eu du bois, &

s'apprêtent à la proclamer grande Sultanne, malgré ſes refus obſtinés. Juſques-là, rien de plus naturel. Mais voici où commence le merveilleux. Au moment où cette nouvelle Ducheſſe de M.... va être dans le cas de s'écrier amoureuſement : *mon cher voleur ! ah ! mon cher voleur !* un nouveau Rodomont arrive là fort à propos, & attiré par les *cris plaintifs*, *les gémiſſements*, ſans doute très-touchants auſſi, de la Nymphe éplorée, tombe tout-à-coup ſur les brigands, en tue pluſieurs, met en fuite les autres, & reſte *maître du champ de bataille*. Ce n'eſt pas tout : la Dulcinée, peut-être mécontente au fond, qu'on ait troublé cette premiere opération des enchanteurs, s'eſt évanouie ; on s'empreſſe de la faire revenir. Enfin, elle ouvre les yeux, & quoiqu'elle ne puiſſe ni voir, ni être vue, (c'eſt ici que l'intérêt ſe développe), *dès le premier mot qu'elle prononce*, elle fait un *eſclave*. *L'accent magique de ſes touchantes expreſſions*, *porte dans le ſein* de ſon libérateur *les premieres étincelles d'un feu* qui ſe déclarera lors-

... du bon Sancho-Pa
moins celui-là a le physique
& à bien examiner ses traits
nieres, toute son encolure,
seroit que l'Ecuyer du Cheva
triste figure est ressuscité. I
qu'il se *distingue* si *furieuser*
ses *roueries*, que j'aurois de
à *reprendre le devant*? Pauvr
cille! Va: lui, toi, & tous
vous êtes, fussiez-vous une
je vous défie tous, je ne dis
me surpasser, mais seulement
dre jamais le point où, depu
temps, je me suis élevé, san
secours étranger. Eh! que
foibles mirmidons ...

ſuis vraiment curieux de ſavoir s'il a *un peu* profité, & s'il s'y prend *un peu moins* gauchement; car, entre nous, je doute qu'il devienne jamais *quelque choſe*.

Pour toi, mon cher Alozan, je vois bien que tu perds entiérement la raiſon, & j'y ai grand regret: tu montrois des diſpoſitions, on auroit pu tirer parti de toi, & te faire avancer; mais il faut renoncer à ces eſpérances: tu veux abſolument jouer la tendreſſe, larmoyer le ſentiment, prendre la livrée des ſots. Hé bien, mon ami, ſuis le torrent qui t'entraîne, cours, vole à la folie; enterre-toi dans ta faiſon brillante: un jour peut-être tu ſeras déſabuſé.

Oh! mon bon Seigneur, de quelles riches couleurs tu peins ta Madame d'Ozanbrun! On voit bien, mon ami, que tu es amoureux; je gagerois qu'elle n'a pas les trois quarts des perfections que tu lui donnes. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on repréſente l'amour avec un bandeau ſur les yeux: il change, perfectionne, diviniſe les objets; c'eſt un miroir impoſteur qui fait diſparoître

racines de ſon amant. Tel
glement de cette paſſion fa
qu'elle outre la nature, d
choſes un prix qu'elles n'on
n'eſt propre qu'à produire ur
fiaſme ſouvent funeſte, touj
gereux. Malheureux Alozan
autour de toi, & conſidere
eſt temps encore, l'abîme f
où tu vas te précipiter. Li
ne m'en crois pas, lis dans ur
célebre, que je n'ai pas beſo
citer, l'effrayante peinture d
de l'amour. Tu verras un mal
amant " en proie à mille doule
" ginaires. S'il veille, la furet

„ ſans fleurs, la voûte brillante des
„ Cieux ſe reſſerre ſur ſa tête, & la
„ Nature entiere languit & s'efface.
„ Les livres ne ſont pour lui qu'une
„ occupation ſtupide ; les amis qu'en-
„ nui ; au milieu même de la ſociété,
„ il demeure triſte, ſeul & diſtrait ;
„ ſes diſcours ſont ſans ſuite, tandis
„ qu'emporté par une foule de pen-
„ ſées, ſon eſprit s'envole au ſein de
„ ſa belle. Réveillé tout-à-coup &
„ ſortant de ſa léthargie, il cherche
„ les ténebres qui ſympathiſent avec
„ l'état de ſon cœur. Guidé par
„ un reſte de lueur, l'ombre vague
„ qui lui dérobe le ruiſſeau coulant,
„ plaît aux fantômes romaneſques qui
„ l'agitent. Là, s'égarant dans de
„ ſombres penſées, il ſe perd dans
„ des rêveries qui lui percent le cœur,
„ & s'abandonne tout entier à ſa
„ paſſion. Courbé ſur le gazon, au
„ milieu des lis penchés, il trouble
„ l'air de ſes ſoupirs & groſſit les ruiſ-
„ ſeaux de ſes larmes. Ses jours ſe
„ conſument ainſi dans les peines. Si
„ cédant enfin à l'accablement, il
„ cherche un inſtant le ſommeil, ce

„ amants plus pâles encore. Pe
„ alors la Nature épuiſée céde
„ un inſtant au ſommeil ; ſomn
„ terrompu par mille fantôm
„ lui peint ſon imagination m
„ & mêlée de rêves affreux qui
„ ciſſent toute la ſcene qu'ils
„ ſentent. . . . Telles ſont les a
„ tels ſont les tourments de l'am

Ce tableau, qui peint encor diocrement le martyre des per enrôlées ſous les drapeaux de C ne t'effraie-t-il pas ? Malheur, heur à toi, ſi tu n'arraches bie le trait fatal de ton cœur ! Ç peines, que de tourmens...

du moins ſouviens-toi que les flêches de l'Amour ſont comme la lance d'Achille, qui portoit avec elle le remede aux bleſſures qu'elle faiſoit. Cela s'entend, je crois.

*De *** ce 4 Juillet 178...*

LETTRE VII.

Le Marquis d'Alozan à la Comteſſe d'Ozanbrun.

Ah ! Madame, que je ſuis cruellement puni de mon funeſte conſeil, depuis que vous m'avez fait fermer votre porte, & que je ne vous vois plus ! L'excès de mes tourments ne peut ſe peindre : je ſouffre à la fois les maux que l'amour m'a faits & ceux que je me ſuis faits moi-même. Je croyois qu'en me ſouſtrayant à l'attrait puiſſant de vos beaux yeux, qu'en m'ôtant tout eſpoir de vous faire agréer mon amour, qu'en m'interdiſant tout ce qui pouvoit alimenter

loin de moi à votre aip
hélas ! le remede est cen
que le mal : je sens que
toujours fera le destin de
qu'il m'est impossible de vivi
voir. Par pitié, Madame
l'ordre trop rigoureux que
donné ; & si vous n'êtes im
permettez que je vienne j
pieds de ne jamais vous
d'un amour qui vous offense
s'il se peut, cette fatale lettr
a instruite de mon égare
plutôt daignez pardonner
qui trouve excuse dans vos
& que je promets de répare
forçant si vous l'

Billet de la Comteſſe à Alozan.

Le libérateur de la Comteſſe d'Ozanbrun peut ſe préſenter chez elle, quand cela lui ſera plaiſir. Il y ſera reçu avec toute la reconnoiſſance qu'on doit à un être généreux qui expoſe ſa vie pour ſauver celle d'autrui. Mais on l'exhorte à tâcher de devenir plus raiſonnable, & ſur-tout à tenir ſes promeſſes.

Mardi 8 Juillet.

LETTRE VIII.

Le Marquis d'Alozan à la Comteſſe d'Ozanrun.

Est-il bien vrai, Madame, que vous vous *croiriez très-malheureuſe, ſi l'amour vous ſoumettoit à ſon empire?* Et pourquoi? *parce que*, dites-vous, *les hommes de ce ſiecle ne méritent pas un ſentiment ſi noble & ſi délicat.* Ce n'eſt donc pas l'amour en lui-même que vous redoutez: en effet,

je ne dirai pas l'indulgence
juſtice d'un tel arrêt?

On voit, ſans doute, dan
comme dans tous les autres
pervers, des caracteres atr
cœurs corrompus, des ame
reuſes, des eſprits mal-faiſ
tous les temps la Nature a p
monſtres, tant au moral q
ſique. Quant à cette eſpec
bandonne volontiers à votr
& je ſuis prêt à me ranger
parti.

Il eſt une autre claſſe d'h
chants par foibleſſe, vicie
cheté, ſans vertu & ſans ſ

sibles au vrai beau, capables d'apprécier & de sentir les véritables plaisirs, & ceux-là sont plus dignes de compassion que de haine.

D'autres enfin, & je suis de ce nombre, nés avec les passions les plus vives, trouvant dans leur condition la plus grande facilité de les satisfaire, se laissent entraîner par les circonstances, se livrent à tous les goûts, à tous les penchants d'une jeunesse ardente & impétueuse, & deviennent légers, inconstants, trompeurs, libertins même si voulez, par imitation, par ton, plutôt que par inclination ou par amour de la chose. De-là mille petits traits, mille roueries, mille aventures qu'on croiroit partir d'un cœur méchant, d'une ame corrompue, d'un caractere abominable, & qui ne sont qu'une suite nécessaire des premieres illusions qu'on a eues, des mauvaises liaisons qu'on a formées, des principes dangereux dont on s'est imbu. Placez ces malheureux individus dans une autre attitude, considérez-les sous un point de vue différent, donnez-leur de nouveaux goûts, de nouvelles

extérieurs, & l'amour vicieux, c
ſe nourrit que des faveurs de l
lupté, des plaiſirs des ſens, &
toujours le cœur, vide & déſœ
vous les verrez ſe relever avec dig
l'honneur & les ſentiments répren
tous les droits dans leur cœur ;
ame ſe livrera aux attraits divi
l'honnête & du beau. Ils feron
pables des plus ſublimes vertus
ils ne chercheront plus la félicit
prême que dans les vrais plaiſi
l'ame.

Telle eſt l'hiſtoire de ma cou
jeuneſſe, tel eſt le tableau odie
mes funeſtes égarements. Jett

séduisante, & qui a tant d'attraits, même pour les meilleurs naturels. Voilà la premiere source de mes longues erreurs.

Initié dans les mysteres d'une secte nombreuse, qui proscrit l'amour, raille les sentiments tendres, méséstime un sexe adorable, préconise l'inconstance, la légéreté, l'insouciance, l'infidélité, l'égoisme & toutes ces petites passions qui éteignent la sensibilité du cœur, produisent la sécheresse de l'ame & rendent l'homme nul pour tout autre que pour lui-même, enfin qui prétend qu'il ne faut que des goûts, des plaisirs, des demi-jouissances; qu'on doit, pour donner du prix à l'existence, passer légérement sur la vie, tenir les sens en haleine par de douces secousses, mais se garder de l'habitude qui les émousse, je tâchai de conformer ma conduite à ces affreux principes; je devins enthousiaste de cette fausse sagesse, &, ce qui est le comble de l'illusion, je crus être dans la véritable route du bonheur. C'est ainsi que j'ai passé les premieres années d'une jeunesse inconsidérée. Le

[illegible] mes idées, de faire
la vertu dans mon cœur, en
ſant l'obligation de joindre me
à vos généreux encouragement
triomphe pour vous, Madam
rendre digne de l'eſtime publi
ſur-tout de la vôtre, un jeune h
livré nagueres à une ſorte de
J'oſe me flatter, Madame, q
ne refuſerez pas de préſider
œuvre bienfaiſante. La raiſon
pitié ſemblent vous en faire u
& je ſais que, pour rien au
vous ne voudriez manquer a
voirs de l'humanité.

De Paris, ce 20 Juillet

LETTRE IX.

Réponſe de la Comteſſe à ALOZAN.

POURQUOI vous obſtinez-vous, Monſieur, à troubler mon repos & ma tranquillité ? par quelle ſinguliere manie, je devrois dire par quelle inexplicable malice, voulez-vous faire naître l'orage dans un cœur calme & ſerein ? Ce procédé eſt-il d'une ame auſſi généreuſe que le ſervice important que vous m'avez rendu, & que je n'oublierai jamais, l'annonçoit ? Dites : quel parti dois-je prendre pour vous ſatisfaire ? Vous avez paru deſirer que je vous fermaſſe ma porte, & je l'ai fait ; après cela vous m'avez priée de vous recevoir chez moi, & je vous ai accordé cette demande avec bien plus de plaiſir que la premiere ; à préſent vous voulez que je réponde à je ne ſais quel amour dont il vous ſemble être enflammé : ah ! certes, c'eſt paſſer les bornes de l'équité, &

cela ne seroit pas payer ... ment un bienfait, quoiqu'il ... cile, je l'avoue, de s'en a...

Oui, Monsieur, je l'ai dit répete : je me croirois *très ... reuse*, si j'éprouvois ce sentim... nomme *amour*, & dont vo... tant le pouvoir, la noblesse, les transports ; ce n'est p... croie absolument introuvable dignes de l'inspirer & de mais en vérité l'on a conti... de chances, que ce seroit pu... mettre à cette loterie. Le M... Saxe disoit, qu'il y avoit pe... mes dont il voulût être l'épo... je dis qu'il y a peu d'hom...

un autel fanatique dans preſque tous les cœurs, éteint la ſenſibilité, engendre la ſéchereſſe, & qu'il n'eſt propre qu'à faire des égoïſtes & des méchants ? Quelle peinture vous faites des funeſtes égarements de notre ſiecle ! Et vous voudriez que je me livraſſe aux impreſſions de l'amour, à ces tendres ſenſations, qui, (d'après ce que j'en ai lu dans les livres, ce que vous en dites vous-même, & ce qui me paroît bien naturel), élevent l'ame, agrandiſſent les idées, vivifient tous les ſentiments, annobliſſent toutes les affections ? Ah ! Monſieur, pouvez-vous bien me conſeiller une choſe dont vous devriez m'éloigner, ſi par malheur j'y avois quelque penchant ? Non, non : fuyons l'amour, & gardons-nous de nous expoſer ſur une mer ſi orageuſe, les débris des naufrages, qui la couvrent de toutes parts, nous avertiſſent de ne pas nous confier à la merci de ſes flots perfides.

Vous me faites, Monſieur, des confidences réellement ſingulieres, & auxquelles, certainement, je ne m'attend-

lentiez vivement l'inhumani
moyens que vous avez choiſ
être heureux, vous exhorter à
dre le vrai chemin qui mene a
ple du bonheur, c'eſt celui de la
elle ſeule ſe le donne, dit éne
ment un Auteur, *comme le j*
donne la lumiere. Si l'on croit
ver ailleurs, on ſe trompe : c
pas lui qu'on atteint & qu'on
c'eſt une ombre vaine que le r
ſouffle fait évanouir?

Mais, Eſt-ce vraiment de bc
que vous deſirez abandonner la
ſité, pour embraſſer la ſageſ
doit-on pas ſe défier un peu de

l'honnêteté & des bonnes mœurs, lorſqu'ils veulent faire leur victime de quelqu'une de nous ? & puis, quand leur paſſion eſt aſſouvie, ils reviennent à leurs premiers égarements. Heureuſes celles qu'ils ne privent que de leur propre eſtime, & qu'ils ne perdent pas de réputation dans le Public par un éclat ſcandaleux ! Mais qu'ai-je de commun avec ces femmes trop crédules, que la foibleſſe de leur ſexe rend ſeule excuſables ? Ah ! ſi jamais j'étois tentée de les imiter..... je ſerois bien à plaindre (1).

Tenez, Monſieur, je veux vous rendre confidence pour confidence. Je vous crois, au fond, honnête-homme & diſcret ; cela ſuffit pour que je puiſſe vous confier mes ſecrets. Peut-être trouverez-vous dans mon Hiſtoire des motifs aſſez puiſſants

(1) Ah ! Madame la Comteſſe, que faites-vous ? Croyez-vous que cette exclamation, & ſur-tout la réticence qui l'accompagne, ne ſeront pas entendues ? Prenez garde : les amants devinent à demi-mot. (*Note de l'Editeur.*)

l'harmonie de nos ames, l'acc
nos volontés ſeroit tel que vo
roiſſez le deſirer, j'eſpere que
ne me tiendrez plus un langa
doit m'offenſer, & que tout n
fend d'écouter.

Je ſuis née dans une Provin
n'a pas toujours appartenu
France : l'Alſace eſt ma patrie
ancêtres tenoient un rang diſ
parmi la Nobleſſe Allemande ;
deſcendants ne perdirent pas en
ment cet avantage, lorſque
XIV ſoumit notre pays à ſa do
tion. Ce grand Monarque s'a
mon aïeul, en le comblant de

mere dans la tombe. Dès que j'eus atteint l'âge de huit ans, mon pere me mit au Couvent, où j'ai reſté juſqu'à quinze. Si vous connoiſſez le régime de ces maiſons, vous vous ferez ſans peine une idée des diverſes occupations, des différentes ſortes de plaiſirs dont cette premiere époque de ma jeuneſſe a été remplie : le détail en ſeroit inutile, & vous paroîtroit inſidieux, ſans doute. Mon pere étoit le ſeul homme que je voyois ; encore ne venoit-il me voir que très-rarement. Jamais je n'entendis prononcer le nom d'*amant* dans ce ſaint lieu ; on ne cherchoit qu'à me dégoûter du monde, qu'à m'inſpirer de l'horreur pour ſes maximes, de l'averſion pour ſes plaiſirs, qu'à nourrir mon ame des leçons de la vertu, & à tourner mes penchants vers les choſes céleſtes. Jugez ſi une pareille éducation étoit propre à fomenter dans mon cœur la paſſion de l'amour. Auſſi étois-je déjà devenue nubile, que j'ignorois encore la différence conſtitutive des deux ſexes.

…ment va s'embarquer ; j
l'ordre de rejoindre. J'ignor
le terme de cette campagne,
ne reverrai je plus nos he
mats : qui peut prévoir le
ments qui doivent arriver ?
certitude de ma propre defi
veux du moins que la tie
fixée. Je t'ai choiſi un épou
d'une nobleſſe égale à la nô
nête-homme, ſur-tout, qui
heureuſe, & te ſervira de p
ſort immuable des choſes te
celui que la Nature t'a donn

Pendant que mon pere m
ainſi, je fondois en larmes.
ſiniſtres qu'il mêloit à

visite de mon prétendu, & me quitta, en me disant qu'il espéroit que mon obéissance seroit conforme à ses désirs.

Je ne puis vous dire tout ce qui se passa au-dedans de moi, quand, retirée seule dans ma chambre, je réfléchis à tout ce que je venois d'entendre. Ma grande jeunesse ne m'empêchoit pas d'avoir un sens droit des choses, & d'en juger par instinct naturel, qui rarement nous induit en erreur; & vous savez que la raison se développe plutôt chez les femmes que chez les hommes. Quoique le véritable motif de l'institution du mariage me fût inconnu, je savois qu'en prenant un époux, je me donnerois un maître, je serois assujettie à ses volontés, à ses goûts, à tous ses caprices; que mon sort seroit lié au sien jusqu'à la mort, qu'il auroit un droit absolu sur ma personne & sur ma fortune. Cela ne suffisoit-il pas pour me prolonger dans les plus sérieuses réflexions ? D'ailleurs je me sentois un certain attrait pour la retraite, un secret penchant pour la vie religieuse, qui m'étoit inf-

Incertaine du parti qu
prendre, trouvant par-tou
cles, qui me paroiſſoient i
bles, je confiai mes perple
bonne Religieuſe qui m'avo
amitié, & dont les conſeil
ciderent. — Vous êtes jeun
cette vertueuſe amie, & à
on ſe laiſſe facilement ſédui
apparences. On s'arrête aux
& c'eſt par-delà qu'il faudroit
œil obſervateur; mais l'expé
pilote unique de la ſageſſe, v
que, & vous êtes excuſable.
pas, mon enfant, que le cé
on vous vante tant la

veux vous réconcilier avec le monde & avec les hommes. Ne croyez pas que tout y ſoit méchanceté, corruption, perverſité. La vertu y a peut-être des adorateurs plus zélés que parmi nous, dont les hommages ſont en quelque ſorte forcés. Je ne connois rien d'auſſi beau, d'auſſi touchant, d'auſſi auguſte, d'auſſi divin, que le ſpectacle de deux époux qui prient & adorent Dieu enſemble dans un même eſprit & dans un même cœur. Le mariage eſt le nœud le plus ſaint qu'on puiſſe former ſur la terre. C'eſt la chaîne viſible & toujours continue qui unit les êtres créés à la Divinité. Le titre d'épouſe !... ah ! ma jeune amie, celle qui le porte & l'honore mériteroit des autels, s'il étoit permis de rendre à un autre qu'à Dieu ſeul le culte qu'il s'eſt réſervé.—

J'avoue que ce diſcours ſimple & ſans art, prononcé avec tout l'intérêt de l'amitié & de la bonne-foi, changea tout-à-coup mes ſentiments, & produiſit les impreſſions les plus favorables aux deſſeins de mon pere. Cette digne amie ajouta encore beaucoup d'autres cho-

pas bien difficile, répondit g
ment le Comte : il ſuffit de voi
moiſelle, & de ſavoir qu'elle e
M. le Baron, pour mettre à
l'hommage de ſon cœur ; ma
qui oſera prétendre à ſon eſt
ſon amitié, aura beaucoup
pour s'en rendre digne.

Un compliment ſi flatteur
tourné, qui rejailliſſoit tout
ſur mon pere & ſur moi, &
de montrer de la prétention
ſuffiſance, n'annonçoit qu'u
de modeſtie & de défianc
part de celui qui le faiſoit,
vint infiniment en faveur de

tement de ſon cœur. Quand il parloit, le doux baume de la perſuaſion & de l'éloquence ſembloit découler de ſes levres & filtrer dans tous les cœurs. Il avoit preſque le triple de mon âge ; mais à peine m'apperçus-je de cette différence, tant ſon embonpoint & ſon air de ſanté le rajeuniſſoient.

Cette premiere entrevue ſe paſſa en pure cérémonie & en compliments généraux. Le Comte revint me voir quelques jours après. Il me fit l'aveu de ſon amour, ajoutant que, quoiqu'il eût le conſentement de mon pere pour unir ſon ſort au mien, il ne vouloit obtenir ma main que de moi ſeule & de mon plein gré. Je répondis que mon devoir étant d'être ſoumiſe aux ordres de mon pere, ſon choix devoit régler le mien, que ſi j'étois libre de diſpoſer par moi-même de ma perſonne en faveur de quelqu'un, je ne pourrois mieux faire que d'accorder la préférence à M. le Comte d'Ozanbrun. Ma réponſe parut le ſatisfaire : il partit avec toutes les marques de la joie & d'un plaiſir qu'on deſire ſans trop l'eſpérer. En moins de huit jours, les préparatifs de la noce

ions, des expreſſions aſſe
pour vous peindre l'eſpec
dont j'ai joui pendant
auprès de cet homme eſſin
hélas! d'odieuſes calomnie
vée? Quel charme dans ſo
quelle douceur dans ſon
quelle égalité dans ſon hu
nobleſſe d'ame! quelle é
ſentiments! quelle délicate
la ſenſibilité de ſon cœur
fortunés, ne lui permit
rebuter aucun & de le re
quelques ſecours. Combien

mon époux pourroit être coupable !... Ah ! ſi cinquante ans d'une vie irréprochable ne ſont pas un ſûr témoignage de ſon innocence, de quel homme oſera-t-on affirmer la vertu, la ſageſſe, la probité ?

Je coulois des jours heureux & tranquilles avec ce digne époux. Je n'éprouvois pas, ſi vous voulez, ce tumulte des ſens, cette ivreſſe du plaiſir, ces ſecouſſes voluptueuſes qu'on attribue à l'amour, & qui ne peuvent avoir lieu, dit-on, qu'entre deux amants également épris ; mais j'eſtimois mon mari, j'honorois ſes vertus, j'aimois tout ce qui étoit lui, & mon imagination ne me repréſentoit rien au-delà de ces paiſibles jouiſſances ; cela ſuffiſoit pour me rendre heureuſe : oui, Monſieur, & je l'étois. Que ne le ſuis-je encore au même prix ! J'acheterois de la moitié du reſte de ma vie, un bonheur ſemblable à celui que je goûtois.

Me voici enfin arrivée à l'événement malheureux, qui m'a fait verſer tant de pleurs, qui m'en fait verſer encore, & qui peut-être m'en fera verſer juſqu'au tombeau. Monſieur

[illegible]ement il pouvoi
par ſes talents & ſa nai
premieres charges du Ro
étoit aſſez pour lui attir
d'ennemis cachés, qui, e
des fauſſes lueurs d'une
fide, ourdiſſoient en ſecre
ſa perte. Ils interprétere
ment une critique juſte,
peu ſévere, qu'il avoit fa
ques opérations du Gouve
parvinrent, par leurs
nœuvres, à le rendre ſu
Cette premiere [illegible]

avec moi, au coin de ſon feu, & à coup ſûr ne ſongeoit gueres aux affaires d'Etat, bien moins encore au coup terrible qu'on venoit de lui porter. Un être généreux qui étoit ſon ami, ſans lui avoir jamais fait aucune proteſtation d'amitié, pouſſé, ſans doute, par la divinité protectrice de l'innocence, accourt le prévenir. Mon époux ſurpris, indigné de l'odieux ſoupçon dont on l'oſe charger, veut aller de ce pas ſe juſtifier dans l'eſprit de ſon maître, ou porter ſa tête ſur l'échafaud. On l'avertit que toutes les apparences ſont contre lui, que ſes ennemis ont prêté à la calomnie & au menſonge toutes les couleurs de la vérité; qu'il lui ſera impoſſible de détromper le Roi, qu'il vaut mieux céder aux circonſtances pour le moment, laiſſer paſſer le premier orage, & attendre du temps une pleine juſtification. Mes larmes, les prieres & les inſtances de ſon ami déterminent enfin mon mari à fuir dans une terre étrangere. Il s'arrache de mes bras, en laiſſant échapper *quelques* larmes, & en me promettant *de m'inſtruire* du lieu de ſa retraite.

on dit qu'on ne meurt pa
frir, & cela eſt vrai; il
de ſe peindre l'affliction
& les déchirements de mo
deviendroit mon époux? o
il ſes pas? auroit-il le
chapper à la pourſuite &
ches de ſes cruels perſécu
la rage ſembloit s'être ac
fuite de leur victime? Quel
réſervé à moi-même? Seule
abandonnée de tout le mo
vant tous les cœurs fer
plaintes, inſenſibles à m

Grenade. C'en étoit trop à la fois ; ma conſtitution, quoique très-bonne, ne put réſiſter à tant d'aſſauts ; je tombai malade, & ma maladie très-grave d'abord, puis moins dangereuſe, dura un an. Il y en a bientôt trois que mon mari eſt parti. Je n'ai eu aucune de ſes nouvelles ; j'ignore s'il vit encore, ou ſi la mort a terminé ſon infortune. Peut-être, hélas ! languit-il au fond d'un affreux cachot ? Toutes les démarches que j'ai pu faire pour m'en éclaircir, ont été infructueuſes. O mon époux ! où que tu ſois, dans quelque région éloignée que tu vives, reçois le ſerment que je fais de t'aimer & de t'être fidele juſqu'à la mort.

Voilà, Monſieur, ce que j'avois à vous dire. J'ai cru devoir ces éclairciſſements au dévouement généreux que vous avez fait de votre vie pour ſauver la mienne ; au deſir que vous montrez de vous attacher au parti de la vertu & des bonnes mœurs, & ſur-tout au ſoin que vous devez prendre de vous guérir d'une paſſion, ſi *véritablement* elle eſt telle que vous *le dites*, que je ne veux.... ni

droits imprescriptibles ; et j-
corderai avec plaisir. Vous
que c'est là tout ce que je
Adieu, Monsieur.

De Paris, ce 15 Jui

LETTRE
Le Marquis d'Alozan à l
d'Ozanbrun.

Il faut vous fuir. Ma

charmes & vos vertus m'ont ôtés, peut-être parviendrai-je à vous oublier & à effacer de mon ame votre image adorable. Du moins, ſi je ne peux réuſſir dans ce pénible deſſein, que je ſois ſeul malheureux. J'endurerai, en ſilence, & ſans me plaindre, mes maux & mes ſouffrances. Il y auroit de la barbarie d'ajouter encore à vos chagrins celui de mon obſtination à vous aimer malgré vous & à vous entretenir de mon amour. « Lorſqu'on eſt quitté par une » maîtreſſe, a dit un Auteur (1) dans » un langage divin, on peut en être » attriſté. Mais ce ſeroit un horrible » forfait d'offenſer par ſa conduite & » par ſes diſcours la beauté qu'on a » encenſée, ou de troubler le cours » de ſon bonheur. Si l'on doit traiter » ainſi les infideles, que ne doit-on » pas à celles dont le cœur inſenſible » & dur refuſe les hommages »

(1) On croit que c'eſt *Voltaire*, dans ſa production orduriere de la Pucelle, mais affirément la Comteſſe d'Ozanbrun n'avoit pas lu ce livre. (*Note de l'Editeur.*)

u un amant qui vous adore
reſpecte encore plus vos v
ſaurai contenir mon ardeu
mes feux, mettre des bor
deſirs. Je ſuis de l'avis du

« Gêner un cœur, ce n'eſt pa

Non pourtant que je ve
ſon conſeil; & puiſque cell
gage ne peut *brûler pour m*
mes feux dont je brûle
chercher ailleurs un plus
vage. Pourrois-je profane

Je ne reviendrai pas non plus à mes *premiers égaréments*, comme vous feignez de le ſoupçonner. Ah ! Madame, vous doutez de ma franchiſe, de ma ſincérité, de ma bonne foi. Si vous ne voulez pas être humaine, ſoyez du moins équitable. Qu'eſt-ce qui pourroit m'engager à vous faire les aveux humiliants de mes foibleſſes, de mes erreurs, de mes folies ? Peut-être ſans ma confeſſion, auriez-vous toujours ignoré quel a été juſqu'à préſent le fond de ma conduite. J'aurois pu du moins gaſer le tableau, voiler par des ombres les endroits les plus difformes & les plus révoltants : mais j'ai tout dit, j'ai tout avoué ; ma franchiſe & ma véracité n'ont rien omis de tout ce qui me rendoit condamnable, comme de ce qui pouvoit en quelque ſorte m'excuſer. Je voulois obtenir votre cœur de l'amour & de la confiance, & non vous tromper, ni vous ſéduire. Il me ſembloit qu'il étoit honnête & même juſte de vous faire connoître quelle eſpece d'homme deſiroit vous offrir l'encens pur & incorruptible de ſon cœur. Eau

juger ſi je les mérite. Dieu moin que je ne conſerve légere eſpérance de toucher inflexible & d'obtenir un re être mérité (1) : hé bien cependant mes réſolutions jours les mêmes. C'en eſt nonce pour jamais à la vie tins, à tous ces plaiſirs corrompent l'ame ſans ſa cœur. Tel eſt le charme in de la vertu, qu'il entraîne l'ame ſi-tôt que les rayon de la Sageſſe éternelle

avide pour recevoir la douce roſée du matin, dès que l'aurore aux doigts d'argent ouvre les portes du Ciel, & vient ramener ſur la terre les jeux, les travaux, les ris & les plaiſirs.

Quel parti me reſtera-t-il donc ſi, malgré tous mes efforts, l'amour s'obſtine à me tourmenter, ſi je ne puis, quoi que je faſſe, arracher de mon cœur la fleche fatale qui l'a percé ? mourir. Oui, Madame, mourir : il n'y a qu'un lâche qui aime mieux vivre malheureux, accablé d'ennui, rongé d'inquiétude, dévoré de ſoucis & d'amertumes, courbé ſous le poids énorme des ſouffrances, que de franchir bruſquement & d'un pas léger cette barriere, en apparence ſi formidable, au-delà de laquelle il n'y a plus rien. Et pour moi j'aurois volontiers imité Alexandre, qui trancha le nœud-gordien, au lieu de s'amuſer triſtement à le délier.

Adieu, ô la plus dure, la plus cruelle, la plus barbare, la plus inhumaine de toutes les femmes. Quand *vous lirez* ceci, je ſerai loin de vous.

De Paris, ce 16 Juillet 178....

TU me perſiffles, cruel. devrois me plaindre & con foibleſſe ! eſt-ce bien là le l'amitié ? Penſes-tu arrête plaiſanteries & des ſarcaſm grene qui a déjà gagné n Ah ! lorſque la mal eſt ſi fc tous les remedes ſont inu faut au malade que des con des adouciſſements : empl des cauſtiques violents, ce ſes douleurs à pure perte.

Tel eſt le piteux état de t

dont il eſt impoſſible de ſe faire une idée, ſans éprouver tout cela ſoi-même.

O mon ami ! que je ſuis malheureux ! je ne vois aucun moyen, ni d'arracher de mon cœur cette folle paſſion, ni de l'inſpirer & de la faire partager à l'enchantereſſe de mon ame. Lis la lettre foudroyante que j'en ai reçue en réponſe à celles que je lui avois écrites, & que j'y joins. N'oublies pas de me renvoyer le paquet lorſque tu l'auras parcouru. Mande-moi ſi, à ton avis, je m'y ſuis pris du bon côté pour toucher le cœur de la belle. Crois-tu qu'il ne me reſte aucun eſpoir de la rendre ſenſible, & de vaincre ſes ſcrupules ? crois-tu.... Ah ! mon ami, par pitié berce-moi des douces illuſions, des agréables chimeres de l'eſpérance. Tant que cette divinité, ſouvent menſongere, mais toujours flatteuſe, ne m'abandonnera pas, la vie me ſera encore chere.

Je ſuis au Château de.... tu peux m'y écrire. J'ai voulu eſſayer ſi l'abſence calmeroit les tourments de l'amour. Hélas ! je ſouffre mille fois

je cours, je cherche tou
de me diſtraire, de l'
eſt poſſible, & tous
l'ont pour objet. Un cerc
de penſées, de ſentiments
ramene toujours à elle,
occuper malgré moi. Tien
ſi je voulois me venger
inhumainement railleur,
avoir atteint mon objet e
que tu fuſſes à ma place.

Il faut pourtant faire t
ment à mes amoureuſes &
réflexions, pour t'entrete

nagueres, la honte & le dépit me rendront ma vigueur & toutes mes forces. Tu connois la vieille Ducheſſe de *Permance*. Tu ſais qu'après avoir paſſé ſa jeuneſſe au ſein des plaiſirs & dans le fracas du grand monde, où entourée d'un eſſain d'adorateurs, ſuivie de la foule des élégants du jour, elle voyoit ſes yeux avides arrêtés ſur ſes yeux, chercher la diſtinction d'un regard, ou la faveur d'un ſourire; que s'appercevant enfin que ſes appartements devenoient déſerts, & ne retentiſſoient plus du bruit flatteur des galantes converſations, qu'un morne & vaſte ſilence régnoit par-tout autour d'elle, que ſes cercles n'étoient plus compoſés que de vieilles bégueules, qui par dépit & par rage ne ceſſent de vanter la raiſon, le bon ſens, l'âge mûr, & d'invectiver contre l'aimable jeuneſſe, ou de ſots & de paraſites, dont les diſcours inſipides & glacés, les éloges fades & maniérés, les plaiſanteries triviales & ſans ſel provoquent l'ennui, engendrent les bâillements, procurent *le ſommeil*; tu ſais, dis-je, que cette *pauvre Ducheſſe ſe voyant ſeule &*

tous les couchers ont été
contre la mauſſade livrée du
Ne pouvant plus être act
théatre des plaiſirs de la vie
rangée du parti des triſtes p
qui les proſcrivent.

La voilà donc paſſant ſe
monotones à courir les S
s'entretenir avec un myſtiqu
à médire pieuſement de ſon
& à déclamer ſaintement
amuſements auxquels, à
regret, il ne lui eſt plus
participer. Elle ſe trouvoi

Il y avoit même quelques nymphes qui ayant employé tous les secrets de l'art pour rajeunir leur teint, faire renaître les roses & les lis sur leur visage à demi ridé, pouvoient défier encore les événements & prétendre à la conquête de quelque Provincial ou de quelque échappé de College. La conversation rouloit sur les anecdotes du jour. On y passoit en revue toutes nos roueries. Lauzun eut son tour. Toutes les *demi-siecles* de la troupe féminine s'étendirent avec une maligne complaisance sur le chapitre de ce pauvre diable, & le dépêcherent à qui mieux mieux. « Oh ! pour celui-là » dit la dévote & dépitée Permance, il » n'est pas bien à craindre. Je le défie- » rois, tout jeune & bien fait qu'il est, » de m'en conter & de m'en faire ac- » croire, fussé-je encore sans expé- » rience & à l'âge de quinze ans ».

Ce propos fut rendu à notre ami. Il parut le mépriser en apparence ; mais il jura dans le fond du cœur, d'en tirer la vengeance la plus exemplaire. Pour *réussir dans* son dessein, il feignit d'être ennuyé du libertinage & de vouloir

ſouffrir le perſi[illegible]
que de manquer ſon coup, en
lant ſon ſecret. Quand il crut av
duit les impreſſions favorabl
vouloit faire naître ſur ſon c
il ſe fit préſenter dans les ſoci
la Ducheſſe; & avec ſon r
affecté de l'uſage qu'il avoit fai
vie, ſes pieuſes déclamations
l'eſprit pervers du ſiecle, ſes p
riques outrés des charmes d'u
duite ſage & réguliere, il p
gagner la confiance de la vi
Alors il redoubla de

d'éviter les ſoupçons, de fermer la bouche aux eſprits médiſants, & de pouvoir, ſans crainte, ſans défiance, ſe livrer à tous les tranſports d'un amour mutuel. Elle héſita d'abord; mais enfin elle ſe rendit aux inſtances & aux tendres prieres d'un amant dont elle croyoit être aimée de bonne foi, d'un amant qui lui montroit tant d'impatience de recevoir le prix de ſon amour, & de la ſerrer voluptueuſement dans ſes bras.

Dès que Lauzun eut obtenu la promeſſe qu'il ſollicitoit avec toute l'ardeur d'un véritable attachement, & tout l'intérêt de la paſſion la plus ſincere & la plus violente, qu'elle eût fixé ce qu'il appelloit *le plus heureux jour de ſa vie*, il écrivit un billet d'invitation à ſes amis & à quelques perſonnes de la connoiſſance de ſa prétendue maîtreſſe, auxquels il marqua de ſe trouver tel jour, à telle heure, au lieu qu'il avoit choiſi pour le théatre de ſa vengeance, ajoutant qu'on avoit des choſes importantes à leur communiquer.

Tous les invités ſe rendirent ponctuellement au rendez-vous. On le

oreille attentive à ce qui ſe pa
dans l'appartement voiſin. C
que notre héros conduit la
folle ; & ſe jettant à ſes genc
Enfin (lui dit-il d'un air très-p
né) cette heureuſe journée va c
tous mes vœux & le plus ard
mes déſirs. Je ne céderois pas le
phe que je remporte , pour tc
trônes de la terre. Le bonheu
tendu d'être aimé de la plus a
plie des femmes , me cauſe des
ports de joie & d'allégreſſe qu'i
impoſſible de contenir. Je

puis-je compter ſur toute l'étendue de votre tendreſſe? — Ah! Lauzun (s'écrie la Meſſaline, en le relevant & en adouciſſant ſa glapiſſante voix autant qu'elle peut) la démarche que je fais ne vous prouve-t-elle pas tout l'empire que vous avez ſur mon cœur? Oui, mon ami, je t'aime, je t'adore. Tu me rends mon exiſtence encore chere. C'eſt toi qui as fait naître dans mon ame des ſentiments inconnus juſqu'alors; toi ſeul m'as fait connoître le véritable amour, je n'en avois reſſenti juſqu'à préſent que de fauſſes impreſſions. Reçois le ſerment que je fais de ne vivre que pour toi, de te porter ſur mon cœur, de te chérir & de t'idolâtrer éternellement. — S'il en eſt ainſi, vous ne me refuſerez pas de paſſer ici la nuit. Ce lit recélera vos charmes & voilera nos plaiſirs. Qu'en dites-vous, ma reine? Ma propoſition vous déplairoit-elle? — Ordonne, mon ami (répond la lubrique, qui auroit déjà voulu le tenir dans ſes bras); ne ſuis-je pas à toi ſans réſerve & ſans partage? puis-je avoir d'autre volonté que la tienne? — Lauzun s'en

—? deux (répond timidement la Duch
— Et avez-vous jamais fait de fau
couche ? — deux auſſi (replique-t-e
ſéchement, piquée, ſans doute,
toutes ces queſtions, & du peu d'e
preſſement de Lauzun). — Eh bie
Madame, celle-ci ſera la troiſieme. (
il va joindre, en éclatant de rire,
perſonnes qui étoient à côté). C
ainſi, Meſſieurs, leur dit-il aſſez h
pour être entendu de la Duche
que je me venge d'une vieille bégu
le qui prétendoit que *je n'étois*
[illegible] Elle me d

ne connoît pas & qui n'ont jamais ſongé à elle. Je ne vous prie pas, Meſſieurs, de garder le ſecret de ce que vous venez d'entendre. Il importe à ma gloire & à mon honneur lâchement outragés, que tout Paris ſoit inſtruit de la maniere dont je me ſuis vengé. —

Hé bien notre illuſtre Général, penſes-tu à préſent que Lauzun s'y ſoit pris ſi gauchement? La myſtification n'eſt-elle pas très-plaiſante? avec tout ton eſprit, tous tes talents, toutes tes reſſources, aurois-tu mieux fait toi-même? Cette pauvre Ducheſſe! j'aurois bien voulu voir la ſotte mine qu'elle avoit. Les plaiſantes grimaces qu'elle devoit faire, en ſe voyant jouée de la ſorte, & en entendant les brocards, les ſarcaſmes qu'on lui envoyoit de la piece voiſine ſur ſa prétendue troiſieme fauſſe couche... Pour cacher ſa honte, ſa rage & ſon déſeſpoir, elle s'eſt retirée, ſans doute, dans le fond de quelque obſcure Province; car on a ſu qu'elle avoit quitté Paris dès le lendemain. Adieu, le plus aimable de tous les roués.

Du Château de.... ce 18 Juillet 178...

QUELLE eſt donc, ma
Montclair, cette *preſſante af*
vous a fait quitter ſi bru
Paris? Vous m'avez inſtruite
départ par un ſimple billet
lignes, ſans m'en dire le m
cependant vous ne pouviez
que, m'intéreſſant très-vi
tout ce qui vous concerne,
ſûrement inquiette & très-in
votre compte. Dites-moi de
pece eſt une amitié qui ſe

diſcrétion. Où doit-on chercher & où peut-on trouver des conſolations à ſes peines ſi ce n'eſt au ſein de l'amitié, ce ſentiment, né d'un principe noble & pur, qui communique à l'ame le degré de force dont ſa nature eſt ſuſceptible ? Qui mieux que moi eut jamais autant beſoin des ſecours bienfaiſants de cette favorable divinité ?

Vous ſavez le fâcheux accident qui m'arriva dans la fôret de....., en revenant de ma terre, & par quel heureux haſard je fus délivrée des brigands qui ne ſe propoſoient rien moins que de m'ôter la vie, après m'avoir ravi l'honneur. Vous n'ignorez pas quel eſt le généreux mortel qui me ſauva, au péril de ſa propre vie, de la brutale fureur de ces infâmes ſcélérats. Je vous ai inſtruite des démarches de mon libérateur, par rapport à la paſſion de l'amour qu'il proteſtoit avoir reſſentie pour moi à la vue de mes foibles charmes. Que ne m'avez-vous pas dit pour me prémunir contre les ſurpriſes de la ſéduction, & rendre mon cœur invulnérable aux traits de l'amour ? Ma poſition, mes devoirs,

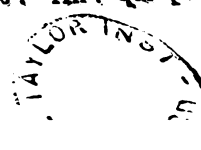
gne & criminelle paſſion vîn
ter à des maux, déjà trop g
ſes tourments plus grands enc
quelle foule de fléaux diver
ſommes expoſés ici-bas! Prov
divine, que tu es juſte, ma
tu es impénétrable! Dieu te
pardonne le trouble, la fure
m'égare, ou rends-moi ma tra
lité & ma vertu.

O vous qui connoiſſez tous l
timents de mon cœur, fidele d
taire de tous mes ſecrets,
confidente de toutes mes

dans les nues par les vagues, tantôt précipité au fond de l'Océan par le furieux Aquillon, retrouve le calme & la paix dans les delicieux épanchements de l'amitié. Que vos ſages conſeils appaiſent, diſſipent, s'il ſe peut, la tempête affreuſe, ſi fatale à mon repos, qui s'eſt ſubitement élevée dans tous mes ſens. Amour, cruel amour, s'il te faut des victimes, choiſis-en de volontaires. Aſſez d'êtres, ſans moi, ſe complaiſent ſous tes loix tyranniques. Pourquoi embrâſer de tes feux impurs un cœur innocent qui vouloit ſe ſouſtraire à tes indignes fers? O mon époux! cher objet de ma tendreſſe & de mon affection, toi dont l'abſence & les malheurs ont navré mon cœur de triſteſſe & d'ennui, ſois toujours préſent à mon imagination! Que le ſouvenir précieux de ton riche caractere, de tes nobles vertus, de tes qualités eſtimables, ſur-tout de ton exceſſif attachement pour moi, m'entoure ſans ceſſe, m'occupe uniquement, & faſſe diſparoître toute autre image de mon eſprit! Mais quelle eſt *ma foibleſſe*! Je m'épuiſe en efforts

Quelle lettre j'ai reçue de
me traite *d'inhumaine*, *d'in*
S'il pouvoit lire dans mon cœ
cœur, hélas! trop foible, il
combien je ſuis éloignée de ce
différence qu'il m'attribue. Q
dit-il vrai? je ſerois moins coup
plus heureuſe. Mais j'aime, je br
ſuis conſumée par des feux dévo
& ce qui eſt le pire de tous l
plices, je dois enſevelir dans l
profond ſilence, & cacher à toute l
le ſecret de mon ardente paſſion
quand il ſeroit vrai que ſon am

goût frivole & paſſager, enfant de l'imagination, qui ne tardera pas à s'évaporer, comme ces ombres fugitives que le moindre ſouffle fait évanouir. Je vous envoie ſon épître d'adieu. Vous verrez avec quel ſang-froid il me quitte, & comme il prend galamment ſon parti. Il ne veut pas, dit-il, *gêner mon cœur*, ni s'obſtiner à *m'aimer malgré moi*, & à *troubler mon bonheur* par ſes pourſuites. L'ingrat !... ah ! s'il m'aimoit véritablement, renonceroit-il ſi facilement à moi ? auroit-il pu ſe réſoudre à ne plus me voir ? Qu'ai-je dit, malheureuſe ! quand je devrois lui ſavoir gré de ce ſacrifice, peut-être plus coûteux que je ne penſe, quand je devrois le remercier de ſa généroſité, j'oſe me plaindre qu'il ſe ſoit déterminé de lui-même à une choſe que tout me faiſoit une loi d'exiger & de lui preſcrire. Que ces inexplicables contradictions peignent bien le délire de mon ame, les déchirements de mon cœur, l'affreux bouleverſement de toutes mes idées ! Ah ! qui pourra



LETTRE XIII

Réponſe de la Marquiſe de Mont

En vérité, ma belle Comteſſe n'êtes gueres équitable de me de vous avoir caché le motif voyage, quand vous ſeule en a l'objet. Mais comme vous ne pas deviner, & que j'avois mes pour ne pas vous inſtruire de *ſante affaire* qui me faiſoit par tement, je vous pardonne v

chagrin que j'aurois reſſenti, ſi la choſe m'eût concernée perſonnellement. Perſuadée, ainſi que vous, que votre mari étoit victime d'une baſſe calomnie, je travaillai, ſans vous en rien dire, à percer le voile de cette odieuſe trame. L'amitié, j'entends celle qui eſt réelle & ſincere, & non apparente & ſeulement politique, eſt toute en action, & non en vains diſcours : elle ſait agir & ſe taire, donner des effets & non des promeſſes, employer efficacement ſon zele & ſes reſſources, ſans eſpérer ni prétendre d'autre intérêt que le plaiſir même de rendre ſervice.

Les démarches que je fis, les ſoins que je me donnai pour venir à bout de mon deſſein, furent d'abord inutiles. Cependant je ne perdis pas courage, je ne me rebutai pas des difficultés que je rencontrois, & qui auroient paru inſurmontables à d'autres. Pendant trois ans je me ſuis occupée, ſans relâche, de mon projet. Je n'ai rien négligé pour trouver le fil de cette *ténébreuſe* intrigue. Enfin le ſuccès a couronné mes peines & mes vœux.

conduite & les manœuvres de vais Patriotes, d'avoir pris t vertement la défenſe de la vér intérêts de la juſtice & de ſon Voilà ſa récompenſe ! Quelle l baſſeſſe ! . . . L'appui du trône fenſeur des Peuples ! l'ennemi preſſion & de la tyrannie ! . . . atroces ! conſeil de tigres ! O où eſt ta juſtice ? vois qui tu qu'on opprime ; vois qui tu laiſ pérer.

Les détails de cette noire ſeroient trop longs à vous

Vous voilà donc dans les filets de l'amour ! Ma pauvre amie, que je vous plains ! que votre ſort eſt digne de pitié ! je partage vos peines & vos terribles anxiétudes. Que ne puis-je vous en délivrer, ou du moins les alléger ! Vous me demandez des conſeils : eh ! que ſervent des conſeils contre la frénéſie ? N'eſt-il pas inutile d'imaginer à des maux réels de chimériques remedes, qu'on rejetteroit peut-être s'ils nous étoient offerts ? Ne craignez pourtant pas que mon amitié ne joigne ſes foibles efforts à ceux de la raiſon, pour adoucir vos ameres ſollicitudes. J'aurois déja volé dans vos bras, ſi je n'étois retenue ici par des motifs ſupérieurs ; & c'eſt encore vous qui prolongez mon ſéjour dans cette maiſon : c'eſt pour vous ſervir plus efficacement peut-être, que j'ai préféré l'ennui de la campagne aux plaiſirs de la Ville & à la ſatisfaction de vous voir.

Il nous eſt arrivé depuis quelques jours un jeune Cavalier (votre petit *cœur ne* treſſaille pas !) portant la *mine haute*, à la démarche avenante.

langage & toutes [redacted]
fâcheux que ſa réputation n
pas à tant de belles appare
qu'une conduite libertine l'
moins eſtimable dans l'eſprit
de bien. Hé bien, ma bel
portrait ne connoiſſez-vous
vainqueur ? — qui ? lui au
de . . . ! — Oui, ma toute
le Marquis d'Alozan, lui-m
perſonne, avec tout l'attr
graces & de ſes charmes fé

A cette nouvelle, sûrem
[redacted] je vois d'ici ces bea

que fait-il ? eſt-il bien affligé, bien triſte ? — Qu'en dites-vous, notre amie ? ne deviné-je pas ? ne remercieriez-vous pas quelqu'un qui vous inſtruiroit de tout cela ? ne l'aimeriez-vous pas infiniment ? Aimez-moi, & remerciez-moi donc bien vîte : car ce quelqu'un ſera moi. C'eſt pour ce ſeul objet que je ſuis reſtée. Votre amant ne me connoît pas ; il ignore que je ſuis votre amie ; je pourrai l'obſerver en ſilence, ſuivre ſans affectation ſes démarches, examiner à mon aiſe ſon caractere, m'aſſurer ſi ſes promeſſes ſont celles d'un homme déſabuſé des preſtiges de la corruption & du déréglement, ou ſeulement d'un vil ſéducteur. Je ſaurai du moins, dans le cas où il faille que votre vertu ſuccombe, s'il eſt digne d'un tel ſacrifice.

Juſqu'à préſent je ne me ſuis pas apperçue qu'il prenne ſon parti ſi *galamment* que vous le prétendez. Je vois au contraire qu'il paroît vivement affecté, & il me ſemble qu'il n'y a qu'une forte paſſion qui puiſſe faire d'un homme *naturellement* folâtre & enjoué, tel *qu'on vous* l'a peint, un homme

avec autant de juſteſſe qu'à
que d'un homme d'eſprit
n'en fait qu'un fou & ur
En arrivant, il dit au v
qu'il venoit paſſer quelque
ſa terre, pour tâcher de
d'un violent chagrin. —
grand eſpoir d'y réuſſir (a
en ſoupirant); mais je ne
rien à me reprocher. —
aſſure que ſon jeune ami i
connoiſſable, tant il eſt h
changé. Nous ne le voy
heures du repas. Il paſſe le r
dans ſon appartement, ou
d'où il ne rapporte jamai

rêter dans la plaine, ni ſur les côteaux des environs, ſe rendoit tous les jours exactement dans un vallon ſilencieux & ſombre, entouré de toutes parts de hautes montagnes, triſtement ombragé d'ifs & de pins; que là, s'aſſeyant ſur un rocher qui, à chaque inſtant, ſembloit menacer de s'écrouler, & d'où ſort un torrent fougueux, qui va, avec un bruit affreux, s'engloutir près de là dans un vaſte précipice, il tiroit un papier de ſa poche, qu'il liſoit à pluſieurs repriſes, l'arroſant de ſes larmes & le collant de temps en temps ſur ſa bouche. Puis mêlant ſa voix plaintive à celle des oiſeaux funebres qui ſeuls habitent ce ſéjour iſolé, il faiſoit répéter aux échos lugubres ces ſiniſtres chants :

« Hâtez-vous, ſombres jours d'une odieuſe vie!
» Puiſque toute eſpérance à mes veux eſt ravie;
» Puiſqu'un autre Berger emporte vos amours,
» Pourquoi, cruelle Iris, voudrois-je encore
» des jours? »

Le [illegible] voulut hier le plaiſanter ſur le ſ[illegible]e ſa triſteſſe & de ſa mélancolie.—Je vous croirois (lui dit-il d'un

jouiſſances paſſageres, c
jours variables ; & que
comme vous êtes, vo
rencontrer d'inhumaines
jamais jurer de rien (ré
ment le jeune homme,
la tête, & en ſouriant
gneuſement).

Croirez-vous que j'a
des avances (vous en
motif) à votre adoratei
ait daigné ſeulement y ré
moindre politeſſe, par l
galanterie? Je ne ſuis pou
nuée de toute eſpece
n'aurois-je pour moi que
Diable

tions ! Comme je m'en vengerois, ſi lui ſeul pouvoit en ſouffrir ! Oh ! je vous le garantis bien & duement amoureux, &, qui pis eſt, amoureux fou. On le prendroit preſque pour un hibou ; à peine deſſerre-t-il les dents pour répondre lorſqu'on l'interroge. Il eſt, ſans ceſſe, renfermé en lui-même, & ſemble toujours rêver à quelque grand projet. Indifférent ſur tout ce qui ſe dit, ſur tout ce qui ſe paſſe, il ne voit rien, il n'entend rien, il n'écoute rien, & il ne paroît occupé que de ſon objet. Quelqu'un lui demanda hier, s'il avoit vu la nouvelle Piece qu'on a donnée aux François dernièrement : *l'année prochaine*, répondit-il, ſans faire attention ni à ce qu'on lui demandoit, ni à ce qu'il répondoit. A table, il vous ſert de l'entremets pour de la ſoupe, & vous envoie la ſaliere en guiſe d'un morceau de rôti. Voilà au naturel votre héros.

Adieu, ma belle Comteſſe. Je compte vous embraſſer dans quelques jours. Je vois que je n'ai plus rien à faire ici. La ſeule choſe qui m'y retenoit me paroît décidée au gré de vos deſirs.

Du Château de ... ce 20 Juillet 178 ...

AH ! tu en es aux m
inhumaine. Oh ! elle
chemin ; c'eſt moi qu
pourtant, je t'aſſure bi
qu'elle eſt folle de to
demande pas mieux q
Pauvre benêt que tu es
que tout la décele, & fai
tendre agitation de ſon
faut être auſſi préoccupé
que tu l'es pour n'avoir
la tendre exclamation q
pée à propos des femme

prompt effet & à l'action même, tu dois le ſavoir, il n'y a qu'un pas.

Cette longue confidence qu'elle te fait eſt, à mon avis, la plus belle déclaration que jamais femme honnête & qui ſe reſpecte ait faite à un homme. Il n'y a pas une ſeule ligne dans ſa verbeuſe narration, qui ne peigne ſon trouble & ſon amour. Elle a ſoin de t'inſtruire d'abord de ſa noble origine : c'eſt pour t'apprendre que, du côté de la naiſſance, elle eſt digne de tes hommages. Elle ne te laiſſe pas ignorer qu'elle a été miſe de très-bonne heure dans un Couvent, où elle n'a jamais vu *d'autre homme* que ſon pere, d'où elle n'a ſorti que pour paſſer dans les bras d'un époux, *du choix* de ſon pere, & qui avoit *le triple de ſon âge :* c'eſt pour te faire entendre que ſa jeuneſſe, différente de celle de tant d'autres, n'a été tachée par aucune amourette. Ne te dit-elle pas d'ailleurs *qu'elle étoit déjà devenue nubile, qu'elle ignoroit encore la différence conſtitutive des deux ſexes ?* En ſecond lieu, ſon but eſt de bien te convaincre qu'elle n'a épouſé M. d'Ozanbrun que par

des jours heureux & tranq
mari de cette eſpece ; mai
avec lui ni *ce tumulte des*
ivreſſe du plaiſir, ni *ces ſ*
tueuſes qui n'ont lieu
amants également épris.
rois que la ruſée ment ; qu
tout cela, (peut-on ſi b
ſans l'avoir ſenti) ? ou
de *l'éprouver.* Quoi qu'i
n'apperçois dans cette g
tion de ſe vanter d'un
qui n'a jamais connu l'a
adroit encouragement d
qui deſire d'inſpirer ce ſen

Le récit de la vie hen

plus amoureuſe que tu ne l'es toi-même. Elle s'entoure de toutes les armes de la ſageſſe, pour retarder ſa chûte. Elle penſe qu'en parlant de ſes devoirs, de ſes obligations, de tout ce qui lui fait une loi de les remplir avec fidélité, elle aura plus de force pour vaincre ſa foibleſſe & étouffer les murmures de ſon tempérament. Ses efforts ſont ceux de la vertu expirante. C'eſt l'hiſtoire d'un homme prêt à ſe noyer, qui s'accroche à tout ce qu'il peut.

Va, mon ami; je m'y connois : ton adorable ne te fera languir qu'autant de temps que tu voudras bien, par reſpect pour elle, être un nigaud & un imbécille. Tu peux, quand il t'en prendra fantaiſie, devenir auſſi entreprenant que tes deſirs te le diront : je te réponds d'avance de l'impunité; elle ſera à toi, ſi tu veux, en dépit de ſon mari, de ſes devoirs, de ſa vertu & d'elle-même..

Mais ce n'eſt pas en reſtant éloigné que tu avanceras tes affaires. Ce ſont de ces ſortes de choſes qu'on ne conclut qu'en préſence. Pour vaincre les

gination, je l'avoue; m
prit, ni de jugement;
me paroît avantageuſem
ces deux dernieres facul
tiens au combat épiſtola
tis qu'elle te battra à pl
lui prouver en forme, &
venir qu'elle doit viole
braver les loix, trahi
ments, le tout pour ſatis
d'un jeune inſenſé? Un
trempe de celle qui t'eng
forte contre un homme,
ment de la réflexion lui l
l'abîme où ſa foibleſſe
Au lieu que la préſence

ſet de ſon éloquence, devient plus preſſant & plus pathétique. La belle de ſon côté acheve de perdre le reſte de ſes forces; elle n'eſt plus maîtreſſe de ſes ſens; ſes yeux mouillés de larmes & pleins d'une douce langueur, s'avouent vaincus. Le harangueur, toujours aux aguets, ſaiſit le moment favorable, & triomphe enfin de la vaine réſiſtance d'une beauté qui s'enorgueilliſſoit de ſa raiſon.

Ainſi, mon ami, crois-moi : abandonne bien vîte ton plan d'attaque, & change promptement tes batteries. Ce n'eſt pas par des chemins détournés qu'il faut aller à l'ennemi ; c'eſt de front que tu dois l'attaquer & le combattre. J'oſe te promettre une prompte & ſignalée victoire.

Puiſque tu t'étois décidé à écrire, il falloit au moins ne pas fournir à la belle des armes contre toi. A quoi bon lui parler de ta conduite libertine, & l'inſtruire de ce que tu nommes plaiſamment *tes funeſtes égarements*? Peut-être ignoroit-elle, & eût-elle toujours ignoré ta prétendue vie licencieuſe. Il eût toujours été temps

lâchement vendu ſes
femme, pour en obten
& de l'avoir indignem
par de fauſſes imputatic
moins ton ami, ſi la fo
t'égare ne te rendoit ex
yeux indulgents, je te
l'Ordre, comme un faux
prompte punition ſuivro
horrible attentat. J'oubl
ment ma qualité de Jug
léſée dans cette affaire,
ger qu'à celle de ton a
confident. J'eſpere qu
charme détruit, tu ré
tes torts par un éclat

déclamant contre les plaiſirs frivoles, déprimant les jouiſſances purement paſſageres, & vantant le charme d'une union douce & durable, cimentée par l'amour & la ſageſſe ? Qui ne croiroit aux magnifiques promeſſes que tu fais de renoncer pour jamais à la vie des libertins, d'embraſſer irrévocablement le parti de la vertu & des bonnes mœurs ? Ah ! ſcélérat, tu es cent fois plus roué, que nous tous qui prenons bien moins de biais pour réuſſir dans nos entrepriſes. C'eſt, ſans doute, le fade Lauzun qui t'a conſeillé de choiſir cette marche, preſque toujours ſûre, il eſt vrai, mais trop longue, ſelon moi, & ſur-tout trop ennuyeuſe. Elle lui a fort bien réuſſi à lui-même, & je lui fais mon compliment de ſon glorieux exploit. Tu me demandes *ſi j'aurois mieux fait moi-même :* tiens, pauvre d'eſprit, voici ma réponſe. Et vîte que tous ces chétifs moucherons ſe proſternent, & avouent que je ſuis bien digne de les régir.

Près d'ici eſt une petite Ville, aſſez agréablement ſituée, remplie de Bour-

réputation m'avoit deva
le canton ; & les maris n
pecté pour me faire l'hé
redouter & de prévenir
leurs chaſtes moitiés : les
comme leurs alarmes m'a
comme je les ai joués !
juré de me venger de c
d'époux qui s'étoient ima
voir me réſiſter & s'opp
pidité de mes conquêtes
les punir avec éclat, de
tés comme une deſtinée
preſque tous les maris
ſeulement concevoir le tr
jet de lutter contre

mes vues. Un ami voulut bien me prêter ſa maiſon pour en faire le théatre de ma vengeance. J'y donnai rendez-vous à toutes les femmes, dont j'avois eu auparavant les faveurs, ayant ſoin de fixer celui de chacune à une demi-heure d'intervalle l'un de l'autre. Enſuite j'écrivis un billet circulaire aux maris, pour les engager à ſe trouver au lieu indiqué, chacun à pareille heure que ſa chere épouſe. Cela fait, je pris un bon conſommé & quelques excitants, pour me diſpoſer au grand combat qui m'attendoit. (J'avois à atteindre les deux tiers des travaux d'Hercule). Enfin, l'heure du premier rendez-vous ſonna. La femelle arrive par la petite porte du jardin, & ſon mari entre de l'autre côté par la grande. Tandis que je reçois la craintive Donzelle dans mes bras, on introduit le deſcendant de Vulcain dans un appartement, d'où il étoit facile d'entendre ce qui ſe paſſoit dans le mien. L'ouvrage achevé, j'envoie la belle à ſon mari. On les fait paſſer dans une autre chambre plus loin, en les avertiſſant qu'on ne tardera pas à leur envoyer

» mon compte méri
» priſſe une vengeanc
» me ſuis ſatisfait. S
» vous ſe plaint que j
» & croie que ma co
» mable, je ſuis prêt,
» en portant la main
» mon épée) je ſuis
» faire raiſon ». Auc
ſoufflé le mot. Ils de
permiſſion de ſe retire
diable, après leur av
mettre que cette aven
bleroit pas la paix de
je les congédiai.

Ce n'eſt pas encore là

pagnie dit qu'il parieroit qu'avec toutes mes séductions, je ne parviendrois pas à mettre celle-là dans mon catalogue. « Et moi, répondis-je, je parie cinquante louis de coucher avec » elle, & qui plus est, d'y faire » coucher mon laquais ». La gageure fut acceptée. Tu ris, petit fripon ? Hé bien, je l'ai gagnée. Voici comment : d'abord il ne fut pas extrêmement difficile de me faire écouter pour mon propre compte. J'amenai la belle en fort peu de temps au point que je desirois. Enfin j'arrachai la promesse d'un rendez-vous. Il ne s'agissoit que de choisir un endroit favorable. Je proposai la maison dont je t'ai déjà parlé. Après quelques difficultés, que je n'eus pas beaucoup de peine à lever, la Nymphe consentit, & donna parole pour le soir même. Je fis aussi-tôt avertir les personnes intéressées dans la gageure. Voilà la Déesse arrivée. Le souper fini, nous nous couchons. Feignant, après les premiers débats amoureux, d'avoir quelque besoin, je me levai. Mon laquais, qui avoit le mot du

tout le comique de cette fu
ſante, l'étonnement, la honte
fuſion, la fureur, l'affreuſe co
Prêtreſſe, ſes efforts impuiſſa
ſe debarraſſer des bras du v
athlete qui, ſans perdre le
ſe tenoit fiérement crampon
doux arçon, en continuant
de battre aux champs, les é
rire redoublés de tous les a
Ce tableau ſeroit digne de figu
le Portier des Chartreux.

Je n'ajoute aucune réflexi
faits. Je ne pourrois rien dire
amour-propre ne prît quel
lui-même, &, dans

Il y a dans la premiere quelque chose qui te regarde. Je t'exhorte à faire ton profit du reste.

*De *** ce 21 Juillet 178..*

LETTRE XV.

ZULIME au Chevalier DE MARMEVIL.

SAVEZ-VOUS, M. le Chevalier, qu'avec votre éternelle campagne, vous devenez tout-à-fait insupportable ? & à quoi diable pouvez-vous y tuer le temps ? Croyez-vous que vos amis puissent facilement s'accommoder d'une si longue absence ? Pour moi j'enrage de bon cœur ; &, si vous ne revenez bien vîte, c'est une chose décidée, je fais atteler toutes les graces à mon char, & je cours m'égarer avec vous dans vos charmants bosquets.

D'honneur, je ne vous conçois pas. Autrefois vous ne faisiez que des échappées à cette maudite terre : à peine s'appercevoit-on à Paris de vos voyages.

[illegible], mon affreux ég
rage, la fureur, la frén
ſeſpoir m'ont dicté ces h
précations : mon cœur le
mon amour, qui n'eſt é
le ſera que lorſque la fue
trépas couvrira mes mem
les rétracte. Non, non
cela n'arrive jamais. Puiſ
fortune vous ſourire & v
de tous les biens, de to
veurs, de toutes les p
Puiſſiez-vous être auſſi co
ſatisfaite, auſſi heureuſe q
peuvent s'étendre. C'eſt
vœu, le vœu ſuprême d'u

LETTRE XVII.

Réponse du Chevalier à Zulime.

CALME-TOI, chere Mimy, calme-toi. Ces erreurs de l'imagination font un tort irréparable à la Nature. Il vaut mieux se conserver pour les occasions favorables. Jamais les images du plaisir, quoiqu'agréables, ne valent le plaisir même. Je t'en promets beaucoup à mon retour, & je tâcherai de justifier l'idée avantageuse que tu as de mes talents.

Tu as raison, mon cher cœur; l'amour est un sentiment trop exalté, pour être propre au bonheur. Il tue l'ame, à force de vouloir la remplir d'un seul objet. Le plaisir est variable de sa nature: l'amour, en voulant le fixer, l'émousse & finit par le détruire. Il ne faut à l'homme, pour être heureux, que de douces secousses, que des jouissances qui laissent après elles des impressions peu durables. Tout ce qui

conformer toujours ta c
notre ami ſemble, dans
s'écarter un peu de ces ſa
ximes, il a ſes raiſons p
ainſi. Mais ſois aſſurée qu
ſentiments ſont toujours l
& qu'il nous reviendra bi
ronné de myrthe & de lau
avoir triomphé de la vain
& des ſots préjugés d'une b

Pour moi, je ne manqu
vrage dans ces cantons, qu
prétendiez que j'y languiſ
indigne nonchalance. Loi
dormir ſur mes exploits p
peut-être eu dans ce pays

que je vole dans les bras de Morphée. Sais-tu, ma chere Reine, que le nombre deux fois quatre désigne les travaux de ma journée? Je suis accablé de fatigue & de sommeil. Je te salue, digne Prêtresse de la Volupté. Puisses-tu avoir savouré comme moi, & aussi long-tems que moi, le précieux nectar de cette charmante Divinité. Adieu: déja les agréables songes voltigent autour de moi, & je vais m'abandonner à leurs mensonges flatteurs. Dans huit jours j'espere t'embrasser.

*De *** ce* 19 *Juillet* 178...

LETTRE XVIII.

La Comtesse à la Marquise.

COMBIEN votre amitié est attentive & prévenante, ma chere Marquise! Que vos soins sont obligeants! Comment pourrai-je m'acquitter de tout ce que je vous dois? Ma reconnoissance, qui sera pourtant éternelle,

éprouver pour
finira qu'avec ma vie ;
que nous ſoyons encore
delà du tombeau, mes fr
palpiteront de joie au ſo
amie, & feront des vo
bonheur.

Enfin, je mourrai co
ſuprême a exaucé mes
époux eſt juſtifié. Je n'
deſir à former. Provide
qui tôt ou tard fais tri
cence & punis le crim
terne à deux genoux,
& te rendre de juſtes ac
Où ſont-ils les pervers
noiſſent ? Qu'ils voient

juſte des Monarques vient de rendre l'honneur, ce bien précieux qu'on ne perd jamais par ſa faute, quand on a une ame noble & élevée? Où eſt-il? dans quelle région lointaine habite-t-il? Ah! ſans doute, perſuadé qu'il n'y a dans la vie de ſuccès que pour les méchants, de bonheur que pour les fourbes, il aura choiſi un aſyle chez des Peuples ſauvages & ignorés, où il diſoit ſouvent que la Nature eſt cent fois plus reſpectée que chez les Nations les mieux policées. Qu'il vienne, qu'il paroiſſe, qu'il triomphe des vains efforts de l'envie & de la calomnie! que ſa préſence faſſe ſur-tout renaître le calme dans une ame éplorée, & lui rende les jours paiſibles & heureux dont ſon abſence l'ont privée... Que dis-je, malheureuſe? Oh! qu'il reſte plutôt dans les lieux où les deſtins l'ont conduit. Qu'il vive loin d'une infortunée qui l'outrage. Qu'il oublie une coupable épouſe qui brûle pour un autre d'une flamme criminelle. Eh! pourquoi viendroit-il? Sa préſence ne ſeroit-elle pas un nouveau ſupplice pour moi? Pourrois-je le ſerrer affec-

a perdu mon cœur, ſupporte
ſang-froid ce nouveau mal
le connois : ce coup lui ven
main ſi chere, l'affligeroit
plus que l'odieuſe calomnie
l'avoit noirci dans l'eſprit d
guſte Maître. Qui ſait mêm
découvriroit pas bientôt mon
ſon œil jaloux ne liroit pas
& ſon déshonneur dans une
n'eſt pas accoutumée à la fau
menſonge ! Et alors la rage,
le déſeſpoir, la vengeance n
roient-ils pas contre moi ?
idée des malheurs qui ſuivr
dubitablement, me fait frém

offenſois. Mais ma malheureuſe ſituation ne la juſtifie que trop. Le retour de mon mari (& par le ſuccès de vos généreuſes & obligeantes démarches il peut avoir lieu inceſſamment) ſeroit, dans les circonſtances actuelles, le plus grand malheur qui pût m'arriver : je crois vous en avoir fait ſentir les raiſons : ce que vous m'apprenez de la conduite de mon libérateur, de ſon genre de vie & de ſes triſtes occupations, loin de contribuer à fermer la bleſſure de mon cœur, n'eſt propre qu'à l'aigrir, qu'à achever même de la rendre incurable. Ah ! je vois bien à préſent que ſes ſentiments ſont vrais & naturels. Les méchants ne ſe contrefont pas ainſi, lorſque rien ne les y engage : on n'a jamais vu un homme aſſez inſenſé pour jouer à pure perte, & ſans y être forcé, un rôle gênant & déſagréable. Eh ! par quel motif le Marquis feindroit-il les choſes dont vous me parlez, ſi réellement il ne les éprouvoit pas, puiſqu'il ignore notre intimité ? Non, il n'y a que l'amour, & un amour ſincere & violent qui puiſſe produire de tels effets.

negre plus eminent ta
croyant ne deſſiner que
c'eſt le mien que vous av
près nature. Vous dire q
ni raiſon, ni bon ſens,
jouter au tableau le c
de pinceau.

Il faut être perſuadé
d'une Religion conſola
pas croire qu'il y a des
à boire le malheur juſqu'
à des peines & à des ſo
fin. Combien nous ſomm
l'un & l'autre ! Que nou
douloureuſe & digne d
quelle différence entre
dans la ſignification mê

ſuivre le doux penchant de ſon cœur ; rien ne l'empêche de ſe livrer aux tendres impreſſions de ſes amoureuſes penſées. Tandis qu'hélas ! tout me fait une loi d'éteindre la flamme qui me dévore ; tout me défend de m'occuper de l'objet enchanteur de ma paſſion ; tout m'eſt interdit, juſqu'aux ſoupirs & juſqu'aux murmures. Suis-je donc bien aſſez malheureuſe ? Cruel devoir ! barbare vertu ! liens abhorrés ! Quels affreux combats ſe livrent dans mon cœur ! O funeſte aſcendant ! ô joug impérieux ! ô fatale inclination ! Je ſais que je dois tout faire pour dompter mon amour ; & j'aime avec fureur, & je brûle toujours. Tantôt je me répens, je repouſſe ſon image, je m'arrache à moi-même ; l'inſtant d'après je maudis ma vertu, j'embraſſe avec tranſport mon idole : je l'entends ..... je le vois .... la douce illuſion ſe gliſſe dans toutes mes veines ; les tumultueux deſirs s'emparent de mes ſens avec avidité. Ah ! ma conſolatrice, ſi vous pouviez concevoir toutes mes perplexités ! ... ſi vous étiez témoin de mon trouble ; des étonnantes contradictions de mon

C'eſt dans ce [illegible]
& de mouvements qui ſe
heurtent & ſe détruiſent
ment ; c'eſt dans ce coml
du deſir & de l'effroi , d
& du déſeſpoir, de l'amour
de la paſſion & de la ſage
& des remords, que je pa
journées. Dieu puiſſant !
de mes tourments ; impo
mes ſens mutinés ; anéa
l'amour dans mon ſein.
donne l'inévitable égarer
ſens entraîner malgré

De Paris , ce 22 Ju

LETTRE XIX.

Le Marquis à la Comteſſe.

AH ! Madame, que les ſerments de l'amour dédaigné, de l'amour rebuté, de l'amour malheureux, ſont vains & inutiles ! Ils reſſemblent à ces vapeurs légeres & imperceptibles que le moindre rayon du ſoleil diſſipe & détruit. J'avois juré de ne plus vous écrire & de ne jamais vous revoir : & voilà que déjà je trahis mon premier ſerment. J'eſpere du moins avoir la force de garder le ſecond. Pourquoi voudrois-je par mon odieuſe préſence, vous inſpirer encore le ſentiment pénible de l'averſion & de la haine ?

Eſt-il au monde un être plus infortuné que moi ? Eſt-il un ſort plus affreux ; une ſituation plus déſolante que la mienne ? je croyois que l'abſence, le ſéjour de la campagne, les diſtractions, détruiroient, calmeroient du moins l'ardeur de ma paſſion, adouciroient la violence de mes maux, rapelleroient ma raiſon

périt d'amour, le [illegible]
Tout eſt mort à mes yeux
tacle riant que la Nature
de toute part n'a rien qui m
la campagne eſt ſans ver
fleurs ſont ſans odeur ; les p
côteaux, les lacs, les fon
ſombres forêts n'ont rien d
que ; le doux zéphyr ne va
ſant mollement les feuilles &
les oiſeaux ne fredonnent
lugubres, & ne déploien
jouant, toute la richeſſe
mage. Le dégoût & le
flétri tous ces plaiſirs.

Si je pouvois vous oub

diſtraire de votre image enchantereſſe. En vain je veux m'occuper d'un autre objet ; chaque heure, chaque minute, chaque moment me trouve occupé de vous. Quand le Soleil vient éclairer la Nature, faire régner ſur la terre les ris, les jeux & les plaiſirs, je penſe à vous ; quand il va s'éteindre dans des flots d'azur, d'or & de pourpre, & porter ſa bienfaiſante chaleur dans un autre hémiſphere, je penſe encore à vous. A peine le ſommeil a répandu ſes doux pavots ſur mes paupieres, l'amour me careſſant de ſes ailes légeres & me ſouriant agréablement, me rappelle vos traits chéris ; milles ſonges impoſteurs voltigent autour de moi & me bercent de leurs douces illuſions. Quand le réveil vient tirer ſon funeſte rideau ſur ces objets flatteurs, d'autres idées s'emparent de moi, il eſt vrai, mais vous ſeule toujours les faites naître. Si je veux écrire, votre nom vient de lui-même ſe placer ſous ma plume ; ſi je parle, mes levres ſont prêtes à le prononcer : un ſoupir l'y fait mourir. Si je prends un livre, mes yeux ſe trou-

dans l'épaiſſeur des boi
pas un pas ſans vous a
à mon eſprit & à mon imag
m'entretient de vous ; to
votre image adorée ; &, co
ſophe qui voyoit tout dans
tout dans vous, & vous

Telles ſont, Madame
idées qui peuvent occu
amoureux. Telle eſt la lan
lontaire, la mélancolie in
j'éprouve & que je préfere
ſecouſſes violentes des p
ſociété. Les amants malh
vent chercher la ſolitude
peut ſympathiſer avec l'é

indiſcrets qui viennent troubler mes rêveries tout-à-la-fois délicieuſes & déchirantes, qui viennent m'arracher aux images enchantereſſes, & pourtant douloureuſes, que votre agréable ſouvenir me procure! Que je me plais à m'enſevelir, dans l'obſcurité charmante des bois touffus, aſyle du ſilence! Que j'aime à errer dans un vallon ſombre & iſolé, où jamais les rayons de l'aſtre du jour n'ont pénétré! Que j'aime à me laiſſer ſurprendre ſur le gazon par les ténebres de la nuit, dont le calme délicieux qu'elle répand ſur toute la Nature, ſemble ſe communiquer à mon ame affligée! Que j'aime enfin à voir l'amante de la nuit, percer de ſes rayons pâles & argentés la voûte tranſparente d'un dôme formé par des feuilles qu'agite un doux frémiſſement!

C'eſt dans cette poſition & dans ces circonſtances que je m'abandonne aux charmes des plus voluptueuſes méditations, que je me laiſſe même quelquefois pénétrer des lueurs d'une flatteuſe eſpérance. Peut-être, me dis-je, eſt-ce moins l'indifférence & l'inſenſibilité qui l'empêchent d'agréer l'hommage de mon cœur, de répondre à ma flamme,

aux douces impre
Ah ! s'il en eſt ainſi, je n
ſi malheureux : je puis eſpé
faire revenir de ſon erreur. I
l'amour ſeroit un crime ! & c
alors des vertus ? Dieu, a
ſentiments involontaires
éprouvons, pourroit-il nou
de nous y livrer ? La do
de deux cœurs qu'un in
penchant raſſemble, dont
les affections, les ſentimen
ſont les mêmes, qui, po
d'une expreſſion poétiqu
la fois & s'expriment en
leur joie, leurs

d'attribuer à la Divinité, des contradictions si révoltantes! Qu'il faut plaindre les ames cadavereuses qui osent la dégrader à ce point! —

Voilà, Madame, les tristes occupations d'un homme qui, près de vous & loin de vous, est sans cesse rempli de votre idée. Tel est l'excès de mon infortune & de mes tourments, que je ne puis espérer de soulagement que dans le trépas. Oui, Madame, la mort seule terminera toutes mes peines. O précieux anéantissement, je t'implore pour mon repos & pour mon bonheur.

Du Château de.... 24 Juillet 178..

LETTRE XX.

Le Marquis au Chevalier.

TU te trompes, mon ami : *mes sentiments ne sont plus les mêmes ;* l'amour a tout changé ; il est vainqueur du libertinage & de la perversité. Eh!

[illegible] je ne lui avois [illegible]
amour ſuppoſe des vertus, [illegible]
ge ; il n'y a qu'une ame noble &
en faite qui ſoit ſuſceptible d'un ſen-
iment ſi doux.

Je ne veux pas diſputer avec toi, ni tenter de te prouver que tu as tort & que j'ai raiſon. Tu penſes être dans la véritable route de la ſageſſe ; moi, je crois m'être égaré juſqu'à préſent, & avoir enfin rencontré le ſentier qui y mene. Tenons-nous-en chacun à notre opinion & à notre maniere de ſentir & d'être affectés. En fait de ces choſes-là, le raiſonnement eſt inutile, c'eſt la conviction qu'il faut employer ; [illegible] l'avoir de ſoi

Ainſi, mon ami, tu veux être incrédule : ſoit ; je ſerai tolérant à ton égard. En vain d'ailleurs voudrois-je eſſayer de te déſabuſer : je prévois toute l'inutilité des démarches que je ferois. Pour moi, le parti de la vertu & des bonnes mœurs me ſemble le meilleur. Souffre donc que je l'embraſſe, & ne cherche pas à me détourner de ce noble deſſein. Nous n'en ſerons pour cela ni moins chers l'un à l'autre, ni moins empreſſés à nous rendre mutuellement ſervice lorſque l'occaſion l'exigera. Si la diverſité d'opinions & de ſentiments ne doit jamais détruire entre les hommes les liens de confraternité que la Nature a mis entr'eux, à plus forte raiſon elle ne doit pas troubler l'harmonie des cœurs que la divine amitié réunit. Si cette façon de penſer n'eſt pas tout-à-fait conforme aux principes de la ſévere diſcipline, elle eſt du moins plus humaine & plus digne d'une morale enſeignée par un Dieu ; & c'eſt la mienne.

Pour te convaincre que mon changement, je devrois dire ma converſion, n'altere point mon amitié

[illegible] de mon adorable.
[illegible]re de ce qui s'eſt paſſé [illegible]
[illegible] dernieres nouvelles que je t'ai [illegible]nnées.

Je trouvai au Château de . . . une [illegible]ompagnie aſſez nombreuſe en hommes [illegible]t en femmes. Si j'étois d'humeur à m'égayer aux dépens de mon prochain, je pourrois te divertir du portrait de la plupart de ces figures originales: ſans trahir la vérité, ſans employer le coloris de l'imagination, je ne manquerois pas d'excellents ſujets de Comédie. Mais ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit.

Il y avoit, parmi les Nymphes, une [illegible]ntelair. dont peut-être

qu'ils ne fixent ſur eux le regard des hommes, qu'ils n'inſpirent de la jalouſie aux femmes. Sa phyſionomie eſt douce & prévenante; ſes manieres ſont nobles & naturelles; elle met dans tout ce qu'elle dit un ſel & un agrément qu'on ne ſauroit exprimer; paroiſſant toujours égale dans ſon humeur, elle anime par les ſaillies de ſa gaieté & de ſon enjouement les converſations les plus froides & les plus ſérieuſes. Faut-il ajouter le dernier coup de pinceau? Pour ne pas l'aimer, il faut être épris d'un autre, ou bien avoir ſucé les principes de la philoſophie courante; encore défierois-je le plus intrépide ennemi de l'amour de conſerver ſon cœur, en la voyant, à l'abri des déſirs.

Je ne fis pas beaucoup d'attention les premiers jours à cette intéreſſante perſonne: tout entier à mon amour & à ma paſſion, enſeveli dans la rêverie & dans les réflexions, je n'examinois gueres les viſages qui m'entouroient. Mais bientôt je fus forcé, malgré moi, de m'occuper d'elle. On n'a jamais vu de femmes (j'entends celles qui ne

jourire enchanteur qui
le baiſer & le plaiſir, d
qui provoquent les ten
tits ſecrets qui en é
grands, rien n'étoit ép
de la belle pour m'inſtr
rables intentions pour
fois c'étoient des procé
tions, des prévenance
inquiétudes ſur ma ſan
une maîtreſſe en titre
amant. Quel autre, à
ſe ſeroit imaginé d'a
une bonne fortune? Je l
(comment diable auro
çonner le vrai motif d

eût porté la flamme des desirs dans mon cœur, eût embrasé tous mes sens des accents du plaisir, me paroissoit insipide, & même me révoltoit. La Marquise de Montclair, piquée de mon insensibilité, de mes froideurs, de mon peu d'empressement & d'ardeur à répondre aux manieres engageantes qu'elle avoit à mon égard (quel que soit le motif des avances qu'une femme fait à un homme, son amour-propre est toujours humilié s'il n'y répond pas) me laissa tranquille & m'abandonna entiérement à la mélancolie de mon cœur. Je lui en fus gré : car en vérité toutes ses agaceries commençoient furieusement à me déplaire & à m'ennuyer. Je ne sais, dans le cas où elle eût continué sur le même ton, si j'aurois pu m'empêcher de lui dire que je ne m'étois pas attendu à trouver une Courtisanne au Château de M. le Baron, tant tout ce qui me distrayoit de l'image de ma souveraine m'étoit à charge & insupportable.

Enfin j'ai percé à-peu-près le mystere des singulieres démarches de la Sirene. Ciel ! dans quel piege fatal à

lettres arrive ordinairement
ce temps-là ; on y lit les Gazet-
les Journaux, & chacun y fait
des nouvelles particulieres qu'il a
ues. Je me trouvai avant-hier à
te espece de tribunal politique, ce
i m'est arrivé très-rarement pendant
on séjour chez le Baron : tu sais que
i toujours détesté les Nouvellistes,
s froids Dissertateurs qui balancent
avement la destinée des Empires, &
nt la paix ou la guerre au gré de
urs caprices ; la situation de mon ame
étoit pas propre à me réconcilier avec
te *insidieuse espece*.
issoit, lorsque le

ſives pour en lire les adreſſes & les diſtribuer à chacun. La premiere qui ſe préſenta, étoit pour la Marquiſe de Montclair. Elle ne l'avoit pas à moitié lue, qu'une voix naſarde & caſſée lui fit ces deux queſtions : *Eſt-ce de la Comteſſe d'Oxanbrun ? Comment ſe porte cette chere Dame ?* A ce nom ſi chéri, & qui vint inopinément, comme l'éclat d'une bombe, retentir à mon oreille étonnée, je me levai comme en ſurſaut de deſſus mon ſiege, où j'étois à l'écart très-peu occupé de ce qui ſe paſſoit, très-peu inquiet des nouvelles qu'on alloit apprendre, mais très-profondément enfoncé dans mes amoureuſes réflexions. *La Comteſſe d'Oxanbrun !* m'écriai-je, en m'avançant du côté de la Marquiſe, & avec un tranſport, une vivacité dont je ne fus pas le maître, & qui me décela ſans doute aux yeux de l'aſſemblée. M'appercevant de mon imprudence, & m'arrêtant tout-à-coup en me mordant les levres : « Ah ! oui, Madame, » ajoutai-je avec le moins de feu qu'il » me fût poſſible, donnez-nous des » nouvelles de ſa ſanté ; tous ceux

que vous êtes (lui dis-je avec un demi-ſourire) ! vous m'aviez dit que vous étiez l'amie d'une divine perſonne qu'il eſt impoſſible de connoître ſans honorer ſes vertus encore plus qu'on n'adore ſes charmes. — Si j'avois ſu, Monſieur, (quoique tu m'aies dit ſouvent qu'une impudente fauſſeté étoit le caractere dominant des femmes, la Marquiſe ne put pas articuler ce menſonge ſans rougir), que la Comteſſe d'Ozanbrun fût connue de vous, je me ſerois empreſſée de vous parler d'elle. — Voudrez-vous, Madame, avoir la bonté de lui dire que vous avez laiſſé ici quelqu'un qui prend la liberté de lui préſenter ſon reſpectueux hommage ? — Très-volontiers, Monſieur. Voudriez-vous bien m'apprendre à votre tour depuis quand vous connoiſſez mon amie ? car je ne me rappelle pas vous avoir jamais rencontré chez Elle. — Un heureux haſard, que je bénirai toute ma vie, m'a fourni l'occaſion de lui rendre un ſervice qui n'étoit important qu'à raiſon des malheureuſes circonſtances, & que tout autre, à ma place,

[illegible] obligée de mon côté d'avoir [illegible] généreuſement la défenſe d'une perſonne qui m'eſt extrêmement chere. vous dois de ſinceres remercimens our m'avoir épargné les larmes que la erte de cette digne amie m'auroit fait erſer. — Je m'eſtime infiniment heueux que *la Providence, qui n'abanlonne jamais les êtres bons & vertueux*, n'ait réſervé pour cette honorable acion, ſe ſoit ſervie de moi, tout inligne que j'en étois, pour conſerver es jours de la plus parfaite image de a Divinité & du plus beau chefL'œuvre de ſa création. (Le mot de [illegible] la tournure preſque

étoit poſſible que ce fût moi, *libertin*, *philoſophe & roué*, qui employaſſe des expreſſions réſervées aux croyants). — A propos, avez-vous entendu parler de l'infamie dont une abominable intrigue avoit oſé noircir dans l'eſprit du Roi la conduite irréprochable du Comte d'Ozanbrun? — Il me ſemble en avoir appris quelque choſe. Je crois même avoir entendu dire que les apparences étoient contre lui. — Il eſt vrai : mais enfin les fourbes qui avoient ourdi cet infernal complot, ont été démaſqués. Le Comte eſt pleinement juſtifié ; & quoiqu'on ignore le lieu de ſa retraite, on eſpere qu'il ne tardera pas à apprendre cette heureuſe nouvelle, & à revenir dans ſa patrie jouir d'une eſtime juſtement méritée. —

Comme Madame de Montclair achevoit ſa période, nous fûmes interrompus par quelques perſonnes qui ſe promenoient, ainſi que nous, dans le parc, & qui nous joignirent. On rentra, en s'entretenant de choſes générales ; & un moment après la Marquiſe monta en voiture, en me diſant qu'elle s'acquitteroit de ma com-

ission. Je me retirai chez moi pour réfléchir à que je venois d'apprendre, & sur-tout pour rêver à un objet amoureux qui m'avoit passé par l'esprit, & qui m'a réussi au-delà de toutes mes espérances. Je t'en ferai part incessamment. Pour aujourd'hui, je suis si fatigué d'écrire, que mes doigts en sont engourdis. Cette lettre est d'ailleurs assez longue ; & je ne veux pas abuser de ta complaisance, ni m'exposer à t'ennuyer. Je sais que tes moments te sont chers : il ne seroit pas honnête de te les ravir pour des choses que tu traiteras peut-être de baiseries.

De Paris, ce 27 Juillet 178...

LETTRE XXI.

La Comtesse à la Marquise.

POURQUOI, mon indulgente amie, n'êtes-vous pas venue ce matin ? vous m'aviez pourtant bien promis ! Si

vous eussiez tenu votre parole, peut-être m'auriez-vous épargné les pleurs que je répands. Venez du moins les essuyer ; venez me rassurer contre un avenir sinistre & menaçant ; venez soutenir ma vertu chancelante, & empêcher un naufrage que tout semble présager.

Ah ! si vous saviez par quelle ruse diabolique il a su surprendre le secret de mon cœur & m'arracher l'aveu de ma foiblesse ! à quel serpent j'ai affaire ! Qui me garantira de ses embûches ! Helas ! quand ma bouche se plaignoit de son procédé, & condamnoit sa conduite, mon cœur l'approuvoit tout bas. O qu'il est vrai de dire qu'on s'en impose toujours sur les premiers transports des passions ! on pense en pouvoir fixer le terme & les degrés ; & à peine les premiers pas sont faits, qu'on est déjà entraîné dans le précipice.

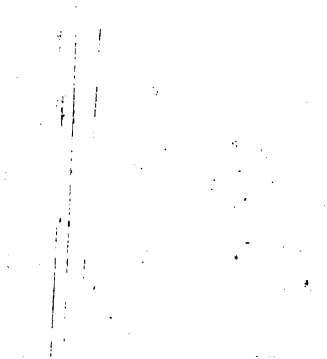
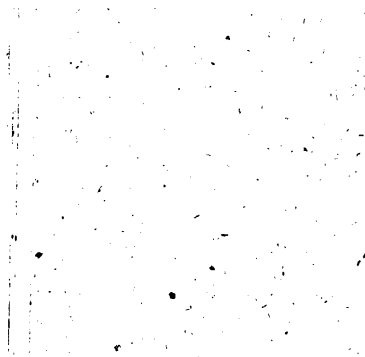
Vous le savez, j'étois fermement résolue à me contenter de l'aimer en secret, & de nourrir ma passion du seul souvenir de ses traits enchanteurs, jusqu'à ce qu'il plût à la grace divine de

rieuſe flamme dont
fumée. Vains projets, précautions inu
tiles dont l'amour s'eſt moqué ! J'a
tout dit, ma chere, j'ai tout avoué
mon penchant, ma tendreſſe, tous me
ſentiments ; il n'ignore plus l'affreu
délire de mon cœur ; il peut, quan
il voudra, me rendre la plus infor-
tunée & la plus mépriſable de toute
les femmes. Eh ! où s'arrêtera cell
qui n'a pas eu honte de franchir l
premiere barriere ? Nos Prédicateurs
nos livres, notre propre raiſon, 8
ſur-tout l'expérience, tout ne nou
apprend-il pas que le chemin de l
vertu eſt ſi gliſſant, que pour pe
qu'on s'écarte du vrai ſentier,
moindre faux pas que l'on faſſe,
eſt à l'inſtant même précipité dan
gouffre par une pente rapide, où
cun obſtacle ne peut nous rete
Pour atteindre la cime d'une
tagne eſcarpée, l'on eſt obli

gravir lentement ; il faut des efforts & beaucoup de courage : pour en deſcendre, l'on n'a beſoin que de ſe laiſſer gliſſer doucement ; on eſt tout de ſuite au bas.

Qu'il ne ſe flatte pourtant pas de jouir long-temps de ſon triomphe, s'il étoit aſſez lâche pour abuſer de ma foibleſſe ! J'en fais le ſerment, qui ne ſera point vain : Je jure de ne point ſurvivre à la perte de mon honheur & de ma propre eſtime : mais comme une autre Lucreſſe, j'immolerois à ma fureur le ſang du criminel ſuborneur.

Je n'ai pas la force de vous faire le récit de la ſcene qui s'eſt paſſée ce matin entre le Marquis & moi. Je vous raconterai de vive voix ces affligeants détails. Venez paſſer la ſoirée avec la plus tendre de vos amies ; elle a bien beſoin du ſecours de vos douces conſolations, & de toutes les reſſources de votre affectueuſe amitié.

De Paris, ce 26 Juin 178..

Fin de la premiere Partie.